

# COMMUNAUTÉ

ORGANE BIMESTRIEL DES COMMUNAUTÉS DE TRAVAIL

11<sup>e</sup> ANNÉE. — N° 5  
AOUT-SEPT. 1956  
ADMINISTRATION  
— RÉDACTION —  
72, Cours de Vincennes  
PARIS-12<sup>e</sup> - T. DOR. 89.43  
C. C. P.  
Entente Communautaire  
Paris 628-559

## LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE

La Résolution publiée dans le dernier numéro de « Communauté » prévoit une recherche sur la propriété collective en vue d'une action militante.

Le 19 juillet, par lettre-circulaire, nous avons demandé à toutes les Communautés de nous indiquer de façon très précise comment était constitué leur capital social.

Les premières réponses nous permettront d'établir un questionnaire très détaillé que nous remplirons lors d'une enquête sur place, faite dans chaque Communauté.

Que les Communautés qui ne nous ont pas encore fourni de réponse veuillent bien le faire d'urgence.

« COMMUNAUTÉ ».

## L'incendie de Rochebrune

Nous avons annoncé, à son heure, cet incendie qui dévasta les ateliers de la Communauté Rochebrune, à Montreuil. Nous avons été empêchés d'en rendre compte dans notre dernier numéro, comme nous en avions l'intention. Nous sommes heureux de pouvoir le faire aujourd'hui, en publiant la sténographie de l'interview que nous avons fait subir à Régis, Directeur-Général de Rochebrune,

entouré de Marandola, Président du Conseil d'Administration, de Segrestan, de Bouteiller et de Clemenceau, membres de ce Conseil.

L'énergie précise des réponses aux questions sèches qui figure celle des décisions devant l'événement révèle si bien la santé et la vigueur de cette communauté qu'elle nous interdit tout commentaire — celui-ci serait superflu.

## Lettre à un Industriel (1)

Je voudrais vous parler de ce qui, dans votre usine, un jour, a commencé de me tourmenter.

Je voudrais vous parler de l'amitié de l'homme pour l'homme, donc de l'amitié nécessaire de l'industriel pour le manoeuvre. Sans elle, je n'ai pu vivre. Et nul ne peut vivre sans elle dans nos sociétés industrielles qui sont fondamentalement institutions d'inimicé entre les hommes.

Ne m'opposez pas, comme on le fait à ceux qui attaquent nos institutions, œuvres sociales et sécurité sociale, bien-être, confort, psychotechniciens, douches et terrains de sport. Sans doute, ce sont des faits et non des mots. Mais vous savez qu'il y a des faits, comme des chiffres, plus mensongers encore que des mots ou plus creux encore. Vous n'ignorez pas plus que moi qu'un industriel peut paraître « social » avec les pires sentiments, avec les sentiments mêmes de l'éleveur pour ses vaches et ses poules dans les fermes modèles dont on n'aurait pas grand peine à prouver la supériorité sur les usines socialement les plus parfaites. Vous comprenez que vous ne trouverez ici rien de positif, dans le sens progressiste très étroit de ce mot. Vous dirai-je qu'à ce positif, je ne crois plus qu'avec de graves réserves ? Ou plutôt que je l'ai remis à son vrai rang qui est modeste bien qu'il soit essentiel.

Mais il est temps déjà que je vous désabuse. Il est temps que je maîtrise des sentiments qui pourraient m'entraîner. Je ne vous écris pas pour m'opposer à vous, ni même pour vous opposer au manoeuvre, bien que vous soyez opposé à lui. Vos difficultés que je connais, vous le savez, pour les avoir partagées, ne font pas de vous un misérable. Et je n'en suis pas un non plus. Quand il m'arrivera de vous opposer à lui, ce sera pour rechercher comment, vous et moi, nous devons cesser de l'être.

### DE LA CONSCIENCE DE CLASSE

Je vais donc vous parler des manoeuvres, puis de moi.

Parmi ceux que vous employez, j'en choisirai un, que vous employez encore, et dont le visage me hante. Je l'appellerai par son prénom P... comme nous l'appelions. Il avait à peu près mon âge. J'étais presque au sommet de notre hiérarchie industrielle. Il était tout à fait à sa base. Sans qualification, sans spécialité même, sans ombre surtout de pouvoir sur quiconque, fût-ce les choses, il était de ces hommes, soumis à la cadence des machines, soumis à la peur et la faim et qui paraissent légitimer ce mépris industriel qui éprouve moins de scrupule à jeter les hommes à la misère qu'à laisser s'arrêter une machine, une seule journée.

Je ne sais comment, P... ne semblait pas partager ce mépris de lui-même, ce qui eût été l'extrême malheur. Il ne manquait pas de fierté ni de courage. Si je l'ai vu soumis, je ne l'ai jamais connu servile. Et il avait un mauvais caractère admirable qu'il passait le plus souvent, faute de pouvoir le faire constamment sur ses su-

périeurs, sur les femmes, dans les magasins où on l'envoyait emballer des colis quand nul ne savait que faire de lui. Car il était un manoeuvre mobile, un manoeuvre à tout faire, sur qui chacun exerçait son autorité, sur qui chacun la revendiquait. Il travaillait cependant honnêtement. Il ne croyait pas que le socialisme consistât à saboter son travail (souvent sans doute par l'ambition avouée de devenir aide-mécanicien, puis mécanicien). Je dois maintenant rappeler qu'il n'était pas syndiqué, non plus qu'aucun de vos autres ouvriers. Je m'en émerveillais alors avec vous, partageant votre fierté et me félicitant aussi de la plus grande liberté qui nous était ainsi permise. Tous vos ouvriers, comme presque tous les ouvriers et employés du Sud-Est de la France, paraissent manquer à peu près totalement de conscience de classe. Je ne crois plus aujourd'hui que la seule crainte, fondée, de vous déplaire, ait retenu P... comme les autres sur le seuil des syndicats, même s'il entraînait, pour vous plaire et pour défendre son pain, dans notre jeu libéral, même s'il était atteint malgré lui par ce bon ton libéral que nous imposons. Quelles qu'aient été mes libertés d'attitude et de langage envers vous, je ne vous ai jamais révélé toute ma pensée. Elle était d'ailleurs bien confuse. Mais laissez-moi le faire aujourd'hui que je le peux. Je ne crois plus que P... manquait de cette conscience de classe. Je crois qu'il la refusait, pour des raisons qui me semblent claires. Et je crois que nous étions, que nous sommes responsables de son refus, que d'autres appelleraient refoulement, et qui était, en vérité, refus de conscience de misère, conscience qui l'eût enfoncé sans compensation dans la misère, car il avait pour l'action politique le mépris et le dégoût de presque tous ceux de son âge, quels qu'ils fussent.

Rien n'est plus insupportable que la conscience de sa misère (2). Vous le savez comme moi. Lors d'échéances presque impossibles, quand il vous fallait peu d'imagination pour concevoir que vous pourriez être amené à déposer votre bilan sinon conduit à une faillite, vous avez pu vous sentir écrasé d'angoisse et de honte par la misère, par son ombre seule. Vous pouvez donc comprendre un manoeuvre et sa misère. Sa dignité d'ouvrier qu'il a perdue dans l'horreur du travail industriel et qu'il ne retrouve nulle part dans sa vie sociale, aujourd'hui qu'il n'a plus de vie corporative, artistique ni religieuse, le manoeuvre des peuples industriels modernes la recherche dans l'action politique et souvent l'y retrouve. Mais c'est alors qu'il rencontre de nouveaux cyniques pour

qui prolétariat, c'est détonateur révolutionnaire. Car c'est cynisme d'enfermer l'homme hermétiquement dans sa situation prolétarienne, pour le soumettre totalement à la révolution, et pour accroître sa puissance révolutionnaire et ce cynisme peut être aussi lâche que celui des hommes riches qui, de tout leur mépris, repoussent le misérable dans sa misère pour qu'éclate leur puissance. Parmi les communistes, par exemple, qui aiment vraiment les hommes — et ils sont nombreux à la base, je vous l'assure — on ne me contredira pas quand j'affirme que l'étiquette ne garantit pas la pureté de l'homme. Ils ont dû souvent convenir que sous leur étiquette d'amis des pauvres, s'étaient longtemps cachés de cyniques ennemis des hommes...

Comprenez-le bien : je ne crois pas que cette conscience de classe soit légère, si elle peut être libératrice. J'encouragerai cependant aujourd'hui P... à s'en charger avec toutes les conséquences que cela comporte : je crois d'abord qu'on ne peut se renier, que se désolidariser, c'est cesser d'être ; je crois encore qu'encourager P... à s'en charger est pour vous et pour moi la seule manière de commencer à respecter ce qu'il est, pour accorder enfin plus d'attention et d'amitié à sa vie même. Je sais que je m'oblige ainsi à me charger de tout ce que je suis, que longtemps j'ai nié, refusé comme lui, mais pour des motifs très différents.

### DE L'ÉDUCATION BOURGEOISE

Il faut maintenant que je parle de moi.

Je n'avais pas été préparé plus efficacement que P... à quoi que ce fût. Je l'avais été à être « un bourgeois » comme lui « un ouvrier ». « Tu seras ouvrier et pauvre », lui avait-on dit sans doute. Il aurait pu demander « Ouvrier de quel œuvre ? avec quel outil ? et avec quel amour ? » Mais on n'aurait su que répondre. Car l'éducation ouvrière est généralement aussi misérable que l'éducation bourgeoise. Il fut donc manoeuvre dans votre usine où il entra par le même hasard que moi. On m'avait dit « Tu seras riche, tu auras une belle situation et une voiture... si tu travailles bien », en me menaçant d'un apprentissage, non dans un garage ou un atelier, mais, abomination des abominations, dans « la graisse et le cambouis », si j'apprenais mal mes leçons. Ces valeurs m'étaient proposées à l'âge de la plus haute conscience morale qu'est l'adolescence. Je plaisante à peine. Mais « la graisse et le cambouis » paraissant par trop abominables, on se borna à me reprocher la faiblesse qu'on avait

QUESTION : Comment avez-vous appris que l'incendie s'était déclaré ?

SEGRESTAN. — L'incendie s'est déclaré le samedi 21 avril, vers 4 h. 1/2, 5 h. moins 20' du matin. La pointeuse a sauté vers 5 heures moins 5, mais il est probable que l'incendie s'était déclaré depuis un moment.

Le feu a pris dans le coin des ponceuses puis s'est réparti dans tout le « montage » où il existe un plafond en isorel. De mon lit, car j'habite tout à côté, j'ai entendu la charpente s'écrouler et je suis descendu car je voyais les gerbes d'étincelles passer par-dessus les maisons. L'incendie était très violent puisque des sacs de ciment dans le chantier de bâtiment en face, de l'autre côté de la rue, ont pris feu.

C'est le contremaître de chez Charton qui avait appelé les pompiers... Ils sont venus 1/4 d'heure après. A 7 heures tout était noyé.

REGIS. — Pour ma part, j'ai été prévenu à 5 h. et je suis venu immédiatement. Les pompiers de 4 casernes s'étaient déplacés et

un commandant coordonnait toutes les opérations.

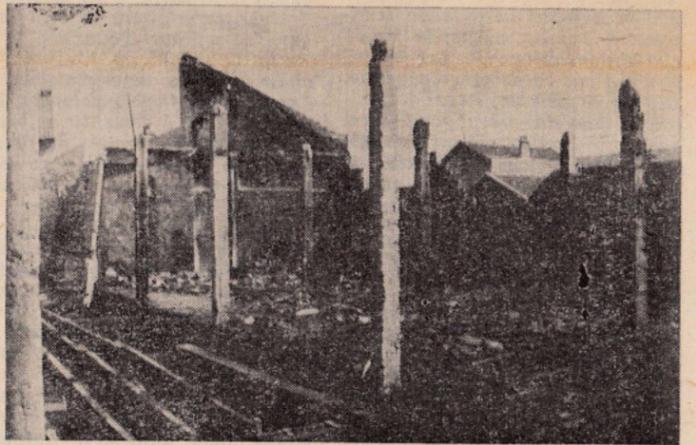
Puis d'autres copains ont été alertés et ensemble nous avons essayé de protéger les machines. En effet, des trombes d'eau tombaient à travers les dalles de béton, en particulier sur la mortaiseuse à chaînes. Quelques gars, pendant ce temps, s'employaient à arracher des gabarits au-dessus de l'appentis du contremaître car, sous ces gabarits, de la poussière de bois se consumait et pouvait créer de nouveaux foyers d'incendie.

QUESTION : A quelle heure les pompiers sont-ils partis ?

REGIS. — Ils sont partis vers 4 heures de l'après-midi, après avoir abattu tout ce qui menaçait ruine. J'ai dû intervenir auprès d'eux pour que les pans de murs qu'ils démolissaient ne tombent pas sur le seul appentis qui restait debout. Ensuite, ils ont sorti devant la porte la charpente consumée et l'isorel qui se consumait encore.

QUESTION : Et les machines ?

REGIS. — Celles du rez-de-  
(Suite page 4).



...Les pans de murs démolis...

eu de n'avoir pas fait de moi « un ouvrier » que j'imaginai sans doute comme une espèce de primate social et pour lequel je commençais d'avoir un dégoût que j'étais bientôt à tous les hommes, par désespoir de le mériter d'abord moi-même. Situé ainsi dans le vague et le rêve, situé ainsi dans le mépris des hommes, mes passions préparèrent des désastres, encouragées si je puis dire par les désastres familiaux que j'ai subis et les désastres sociaux et nationaux dont nous avons tous soufferts. Ce fut à la suite de mon dernier échec qui parut aussi total que l'était devenu mon mépris de la réalité et lors duquel je fis un soigneux apprentissage de la misère, que vous m'avez pris avec charité et scepticisme, car je ne méritais effectivement pas mieux, dans votre usine où P... travaillait, un peu comme vous l'y aviez pris lui-même, je crois. J'avais un peu plus d'instruction que lui, j'allais dans les bureaux classer des dossiers et taper des lettres à la machine,

« pour commencer » m'aviez-vous promis, m'assurant avec un peu d'ironie que vous favoriseriez mon ambition si j'en nourrissais une. Vous jugiez, comme vous me l'avez avoué plus tard, que j'allais blanchir dans le classement, médiocrité acceptée, amour d'une situation triomphant à la fin. Vous ne saviez pas quels rêves j'avais nourris dans l'inaction et le dégoût où j'avais vécu, quel amour et quelle haine. Et je ne le savais pas non plus.

### L'ÉCHEC

Un an plus tard, je dirigeais une grande partie de l'usine, ayant assimilé vaille que vaille, à force de volonté et de passion, tout ce que j'avais dû apprendre, ayant conquis ma place, aux dépens des autres, qui se défendirent comme moi, sans retenue d'aucune sorte ni scrupule d'aucun moyen, vous vous en souvenez. Devenu volonté industrielle, volonté de production, par amour de la puissance, j'imaginai parfois que la « volonté » de l'usine, la « volonté » des machines à tourner au maximum de leur cadence, s'était incarnée en moi. Et, un jour, je me retrouvai seul, face à la seule cadence des machines, entouré de pauvres ombres humaines, ne faisant jamais appel en l'homme qu'à la faim ou la peur et ne me servant jamais que de la contrainte, alors que j'usais d'un langage infiniment noble, qui n'était même que noblesse.

Robert VALETTE.  
(Suite page 3)

(1) A paraître, dans un prochain numéro, « Lettre à un chef de communauté ».

(2) Vous pourriez discuter la réalité de cette misère, en discutant les besoins réels des hommes, car nul n'a jamais pu les définir d'une façon satisfaisante qui soit humaine, et qu'on puisse combler. Bien qu'on ne puisse cependant ignorer les besoins, ni même vouloir le faire sans se condamner au mépris, les industriels, en réaction contre vos pareils et qui, avec cent ans de retard, empruntent le langage des coopérateurs idéalistes et sentimentaux et qui proclament aujourd'hui que la « démocratisation » dans l'entre-

prise, c'est la satisfaction des besoins des travailleurs, confondent l'homme des sociétés industrielles avec le client des restaurateurs. Et cette société démocratique qu'ils préparent à coups de slogans, loin d'être plus humaine — n'est-elle pas sans génie politique, sans imagination politique ? — se condamne dès à présent à l'imposture. Oui, vous pourriez discuter. Mais je pourrais vous répondre que vous n'avez pas le droit de prêcher le renoncement en même temps que vous prétendez répandre l'abondance. L'anarchie

économique dans laquelle nous vivons et dont vous croyez vivre, vous condamne. Tragique et comique, l'industriel a deux tenues, comme Maître Jacques : on ne sait jamais si c'est au cuisinier ou au cocher que l'on s'adresse. En tant qu'administrateur, un industriel est tenu de persuader ses ouvriers qu'on peut vivre très confortablement dans la pauvreté, voire la misère. Mais en tant que commerçant, il doit avoir le souci d'accroître au maximum les besoins des hommes, même les plus absurdes, pour écouler sa production.

# Que fut POZNAN ?

L'organe de la C.I.S.L. « Monde du Travail Libre » (juillet 1956) salue cette « révolte sans espoir » et dénonce « la répression terrible qui écrase en ce moment les ouvriers de Poznan ». Dans les « Cahiers Internationaux » de juillet 1956, revue patronnée par M. Alain Le Léap, secrétaire général de la C.G.T., M. J.-M. Hermann (secrétaire du Syndicat des journalistes C.G.T.) consacre une longue étude à Poznan. Il constate en premier lieu que :

« Le récit qu'en a fait la presse polonaise dès la première heure est conforme aux multiples témoignages qui ont été publiés ailleurs. Mécontentement des ouvriers de la grande usine de matériel ferroviaire, incontestablement attisé et exploité par certains éléments, grève déclenchée au moment même où les revendications recevaient satisfaction, cortège et meeting se déroulant librement pendant plusieurs heures dans les rues sans intervention du service d'ordre, fausses nouvelles lancées dans la foule que des groupes armés entraînent à l'assaut des édifices publics : prison, radio, maison du parti, siège de la police et de la municipalité, etc... Heurts sanglants avec le personnel des administrations, entrée en action alors de la police et de l'armée. Ce scénario rappelle en tous points celui des événements du 17 juin 1953 à Berlin-Est. Dans les deux cas, d'ailleurs, ces événements ont éclaté non pas alors que le régime imposait de nouvelles contraintes, mais au contraire dans une période de détente et de libéralisation ».

Mais il ajoute :

« Il y a eu tentative visible de déclencher un mouvement insurrectionnel politique à l'occasion d'une manifestation syndicale (c'est nous qui soulignons). Cette tentative a échoué. Aucun trouble n'a eu lieu sur le reste du territoire. A Poznan même, la masse de la population n'a pas bougé. Il n'y a pas eu de grève générale. Dès le lendemain, ceux des ouvriers dont la grève avait servi à couvrir l'action violente dirigée contre le régime se désolidarisèrent des provocateurs en reprenant le travail ».

M. J.M. Hermann fait sienne d'autre part la thèse d'interventions étrangères :

« Si nous rappelons que même parmi le prolétariat industriel au recrutement accéléré existent des « déclassés » — (ou plutôt des « reclassés ») — de toutes origines sociales, et de nombreux jeunes paysans déracinés de leur milieu, trop souvent abandonnés à la démoralisation — si nous rappelons que l'organisation du général nazi Gehlen a une branche spéciale pour les démocraties populaires et surtout la Pologne — si nous rappelons l'édifiante correspondance que livrèrent aux autorités polonaises, avec un million de dollars en espèces, les chefs du réseau clandestin Wim, correspondance émanant du soi-disant « syndicaliste » américain Irving Brown (qui a dernièrement été interdit en Algérie par Robert Lacoste pour ses agissements très spéciaux, et qui a osé, le lendemain des troubles de Poznan, publier un communiqué déplorant que soldats et policiers polonais ne se soient pas joints aux émeutiers !) — on aura, pensons-nous, un tableau assez juste de l'ambiance où se sont déroulés les événements du 28 juin ».

Et approuve l'opinion suivante d'un journal yougoslave :

« Dès le 29 juin, le journal yougoslave Venerneje Vesti remarquait très justement : « On pouvait s'attendre à ce que les réactionnaires, c'est-à-dire les éléments contre-révolutionnaires, avec probablement l'aide du dehors profiteraient du processus de « déstalinisation » qui, en Pologne, prend un cours rapide pour tenter de prendre le pouvoir ». Mais ajoutait qu'ils ont échoué, précisément parce que la politique des dirigeants jouit d'une popularité qu'on ne peut mettre en doute ».

De son côté la revue Preuves (août 1956) publie une chronique de Poznan, de M. K.A. Jelenski, avec de très nombreuses citations

empruntées à la presse polonaise. La première de ces citations appartient à un journal de Varsovie qui, la veille des événements de Poznan, les prophétisait en ces termes :

« Un article prophétique de Jasienica, paru dans Przeglad Kulturalny de Varsovie du 28 juin 1956 (la veille de la révolte!) disait, à propos de la Foire internationale de Poznan, qu'il était bien téméraire d'exposer tant de richesses à la vue d'ouvriers qui touchent des salaires de famine. »

« Cela ne pourrait-il pas provoquer l'explosion ? » se demandait Jasienica ».

M. K.A. Jelenski analyse, selon les mêmes sources, les causes du mécontentement ouvrier : salaires très bas, vie chère et chômage. Après une grève perlée, les ouvriers des usines Z.I.S.P.O. (15.000 ouvriers) envoient à Varsovie, le 25 juin, une délégation de 27 personnes qui présente leurs revendications. Ces délégués seraient revenus à Poznan le 27 et un meeting est organisé à 14 heures :

« Le meeting fut très houleux. Tout semble indiquer que les délégués présentèrent leur mission comme un échec. Quant aux déclarations de Fidelski, elles furent très mal accueillies. La presse polonaise lui reproche maintenant de « n'avoir pas su répondre clairement et d'une façon convaincante aux questions posées par les ouvriers ». (Przeglad Kulturalny du 5 juillet). Ces informations, de source polonaise officielle, confirment une information privée, selon laquelle « la manifestation du 28 juin fut décidée la veille à trois heures de l'après-midi. »

Certains délégués ont-ils été arrêtés, ou du moins menacés d'arrestation à la suite de leur attitude à ce meeting ? Ce n'est pas exclu. On ne saurait expliquer autrement le bruit persistant de leur arrestation, et cela bien que des milliers d'ouvriers de la Z.I.S.P.O. aient pu les voir en chair et en os au meeting du 27. Les cercles officiels polonais, qui tiennent tant à démentir ce bruit, eussent été bien avisés de réunir en temps utile les vingt-sept délégués et de publier leurs déclarations. Or, trois seulement ont pu apporter leur témoignage à la radio. La divergence des bruits pourrait donc s'expliquer ainsi : les ouvriers de la Z.I.S.P.O., qui ont vu les délégués à leur retour, ont pensé qu'ultérieurement ils avaient été emprisonnés à Poznan même (les libérés fut le but principal de l'attaque contre la prison de la ville), tandis que d'autres, moins bien informés, auraient conclu que la délégation n'était pas revenue de Varsovie. Des arrestations antérieures, dans des cas semblables, justifiaient d'ailleurs pleinement ces soupçons.

C'est au cours du grand meeting tenu à six heures du matin, le 28 juin et réunissant tout le personnel des usines Z.I.S.P.O., que la manifestation ouvrière fut formellement décidée. Tous les témoignages polonais de source privée soulignent unanimement qu'il s'agissait seulement de présenter d'une façon spectaculaire les revendications ouvrières, et que les ouvriers communistes y ont pris part dans leur totalité, à côté des non communistes. Etant donné le rôle nouveau des comités d'entreprises, composés uniquement de membres du Parti, et la participation, au premier plan, de la jeunesse ouvrière encadrée dans les organisations des jeunes du Parti, on peut même dire que c'est à la base communiste qu'il faut attribuer l'initiative de cette manifestation ».

Cette version des événements de Poznan est assez différente de toutes celles qui ont été fournies jusqu'à présent — c'est sous toute réserve que nous la communiquons — et l'auteur, dans la suite de cette étude, considère, en s'appuyant encore sur des citations, qu'il existe un mouvement communiste de gauche, s'exprimant légalement en Pologne, et que son influence peut expliquer partiellement le climat de la manifestation de Poznan. Il relate minutieusement toutes les phases de l'insurrection et analyse ensuite les réactions de la presse et de la radio polonaise :

# SOCIÉTÉS DE CAPITALAUX OU SOCIÉTÉS DE PERSONNES

On sait que A. Antoni, Secrétaire Général de la Confédération des Coopératives de Production, s'est élevé récemment contre le régime juridique qui est imposé au mouvement coopératif. Juridiquement, la coopérative ouvrière est une société anonyme à capital et personnel variables. Elle est, en fait, une société de personnes (2). « Ce qui saute aux yeux des moins avertis, écrivait A. Antoni,

c'est que notre régime juridique ne nous convient nullement ».

Une importante discussion sur ce problème a eu lieu lors du XVIII<sup>e</sup> Congrès National des S.C.O.P. Le journal « La Coopération de Production », dans son numéro Juillet-Août 1956 en rend compte en ces termes :

ANTONI se défend de présenter un rapport. Son intention était de demander l'intervention au Congrès d'un spécialiste qualifié des questions juridiques. MALHEUREUSEMENT, LES JURISTES SE SONT RÉCUSÉS DEVANT LA COMPLEXITÉ DU PROBLÈME (1). Aussi le rapporteur procédera-t-il surtout par questions.

Est-il normal que des groupements de travailleurs, qui souhaitent travailler ensemble parce qu'ils se connaissent bien, aient le nom de Société anonyme ? Est-il normal que des sociétés où il n'y a pas d'actions, mais des parts sociales inaccessibles et intransmissibles, aient la forme de société anonyme ? Est-il normal que des groupements de travailleurs qui veulent s'affranchir du salariat soient soumis aux mêmes

règles que les plus grandes entreprises capitalistes ?

UN POINT EST CERTAIN : NOUS NE SOMMES PAS DES SOCIÉTÉS DE CAPITALAUX. OR, NOTRE RÉGIME EST CELUI MEME DE LA SOCIÉTÉ DE CAPITALAUX. IL FAUT DONC EN SORTIR, MAIS CE N'EST PAS FACILE. SI NOUS DEVENONS SOCIÉTÉS DE PERSONNES, LA RESPONSABILITÉ DE NOS COOPÉRATEURS EST ENGAGÉE NON PLUS SEULEMENT SUR LEUR CAPITAL, MAIS SUR L'ENSEMBLE DE LEURS BIENS. Ceci explique l'attitude de tous les juristes consultés qui nous conseillent de garder notre régime, si bâtarde soit-il, car un nouveau pourrait être pire.

Malgré ces réserves, nous voulons aller de l'avant, mais l'opinion des experts nous commande la prudence. Nous proposons en conséquence de questionner avec précision les coopératives sur ce qu'elles souhaitent, de mettre parallèlement au travail une commission de juristes, de fonder les vœux des coopérateurs et l'avis

(1) C'est nous qui soulignons (N.D.L.R.).

(2) Est-elle vraiment une Société de personnes ? On souhaiterait une définition rigoureuse qui ne se satisfait pas d'affirmations vagues (N.D.L.R.).

« Dans la nouvelle version officielle, le cours de la manifestation est divisé en deux parties : une première partie, erronée, certes, et illégale, mais entreprise en fonction des doléances ouvrières et, après l'assaut des édifices publics, une deuxième partie « où le prétendu manifestant ouvrier ressemble comme deux gouttes d'eau à un agent impérialiste ». Notons que l'accusation d'armes fournies par la Résistance ou par les « agents étrangers » tombe de même après quelques jours. La Radio de Varsovie a formellement admis que les armes des révoltés provenaient pour une part de la prison de Poznan, et que, pour une autre part, elles ont été livrées par les miliciens.

Des dizaines de milliers de lettres, signées ou anonymes, furent envoyées spontanément par les Polonais aux rédactions des journaux et à la Radio.

La Radio polonaise avoue dans son émission du 5 juillet : « Nous avons reçu un grand nombre de lettres qui nous parviennent de toute la Pologne au sujet des événements de Poznan ». Et elle en cite quelques-unes à titre d'exemple. Toutes expriment le même état d'esprit.

« Ainsi, « un auditeur de Węgorzew » écrit : « Le sang nous monte à la tête en écoutant vos discours. La lutte pour le pain, vous en faites une provocation qui aurait été dirigée contre notre légalité. Pourquoi ne dites-vous pas plutôt que notre légalité repose sur des tan's et sur des baïonnettes, et que vous avez tiré sur des ouvriers désarmés ?... »

« Une auditrice : « Nous exigeons qu'on libère immédiatement tous les ouvriers arrêtés au cours de la manifestation sanglante de Poznan... ».

« Un « participant à la grève de Poznan » : « Je suis ouvrier dans une des usines de Poznan. Nos salaires ne nous suffisent pas pour vivre. Nous sommes sortis dans la rue pour manifester, et non pour tirer... ».

« Et la radio polémique, avec beaucoup de politesse d'ailleurs, en se gardant bien de nier la misère ouvrière et les excès de bureaucratie ».

L'auteur de cette chronique cite encore des articles de « Po-Prostu », organe hebdomadaire des jeunes communistes, qui se sont montrés les plus courageux, les plus honnêtes et les plus clairvoyants » et un article de M. Krzyoztof Toeplitz dans « Norwa Kultura » qui écrivait le 29 avril dernier :

« Le 1<sup>er</sup> mai stalinien, les 1<sup>ers</sup>

mai habituels de la « Pologne populaire » ? C'est, ensemble, la Révolution et la Contre-Révolution. Les ouvriers à côté des bourreaux qui les pillent impunément. Les vieux révolutionnaires avec les petits conformistes de la jeunesse communiste. Les dévotés de la sainte Vierge avec les dévotés du culte de la personnalité.

Et les décors, les feux d'artifice, l'enthousiasme de commande : « Il s'agissait d'étourdir les présents, de leur cacher la réalité ».

Et voici la conclusion de l'étude de M. K.A. Selensky qui cite encore l'article de Toeplitz :

« La Révolution nous a dotés d'un appareil complet de gouvernement. Elle en a recouvert tout le pays, elle y a placé des milliers de gens, tous intéressés à sa sauvegarde et à son renforcement. Jamais contrôlé par les masses, et bientôt supprimant avec habileté tout moyen de contrôle, cet appareil a dégénéré ; il a formulé lui-même ses principes et défini ses propres buts ; il s'est entouré d'une police à sa dévotion, qui défend les intérêts de la caste officielle ; il a produit sa propre mythologie autour d'une foi en un chef infailible ; il a formé ses propres alliances de classe par des combines entre la caste officielle et les professions privilégiées ; il a tiré sa propre esthétique de la version jdanovienne du réalisme socialiste. Il ne manquait plus aux privilégiés du système que l'hérité matérielle et nobiliaire. Cette caste a été un élément antiprogessiste, et ses intérêts étaient contraires à ceux des travailleurs.

Contre cet état de choses, dit Toeplitz, « ce qui se passe chez nous, c'est une révolution ». Et il propose que l'on inscrive sur les pancartes du 1<sup>er</sup> mai les mots d'ordre suivants :

— Le pouvoir aux ouvriers et aux paysans, leur voix étant décisive dans l'administration de l'industrie et dans la lutte pour une nouvelle agriculture.

— Le pouvoir au peuple, avec de nouveaux conseils nationaux dotés de pouvoirs effectifs, sous une forme entièrement démocratique.

— Le respect de la loi, liberté de parole et de discussion.

Le commentaire de Philippe BEN (voir « Le Monde » 9 août 1956) est moins passionné. « Le retour du stalinisme est-il possible ? » se demande-t-il. Il conclut négativement. Il écrit en effet :

Varsovie, ... août. — Après les événements de Poznan on a

des experts et de n'en proposer la synthèse aux Pouvoirs Publics que lorsqu'elle aura été adoptée en pleine connaissance de cause par un Conseil National, après consultation des Unions Régionales. Encore le texte ainsi conçu devra-t-il faire l'objet d'un projet de loi et ne pouvons-nous courir le risque de le voir amender ou modifier devant le Parlement.

FLOCH (Morlaix), souhaiterait une procédure plus rapide et demande qu'on soumette aux sociétés un texte établi par des spécialistes.

LE TRAVAIL SERAIT BEAUCOUP PLUS FACILE POUR NOUS, RÉPOND ANTONI, MAIS IL NE S'AGIT PAS, SUR LE FOND, DE SAVOIR CE QUE SOUHAITENT LES SPÉCIALISTES, MAIS BIEN CE DONT ONT BESOIN LES COOPÉRATIVES. IL APPARTIENDRA ENSUITE AUX JURISTES DE METTRE NOS VŒUX EN FORME, MAIS LEUR RÔLE DANS L'AFFAIRE DOIT ÊTRE PUREMENT TECHNIQUE. LE FOND, CE SONT LES COOPÉRATIVES QUI LE FOURNIRONT.

crainent en Pologne et dans le monde entier que le retour au régime fort, pratiqué à l'époque de Staline, en fût inévitable. Car, se disait-on en effet, puisqu'il n'est pas possible d'améliorer rapidement les conditions de vie des masses laborieuses, le régime, s'il veut éviter la répétition des incidents de Poznan, sera tenté de couper court à la liberté de parole et de la presse et de revenir à la répression. Telle ne fut pourtant pas la réaction des milieux dirigeants.

Les événements qui depuis ont suivi semblent confirmer cette détermination. Tout d'abord il faut revenir sur la manière dont les autorités polonaises réprimèrent l'émeute. En France, on a eu vite fait de parler des « fusillades de Poznan ». C'est un slogan expressif emprunté au vocabulaire communiste. Mais c'est un slogan qui ne répond pas à la réalité. Pour comprendre l'extension qu'a prise l'émeute de Poznan, il faut préciser que pendant des heures, alors que la foule assiégeait la prison, puis les bâtiments des services de sécurité, les autorités centrales à Varsovie, en communication constante avec Poznan, refusèrent de donner l'ordre d'ouvrir le feu ; ils ne se décidèrent qu'au moment où il fut évident que, si des mesures de défense n'étaient pas prises immédiatement, non seulement ces bâtiments seraient occupés, mais tous les fonctionnaires seraient assassinés. La violence de la foule était telle que si l'on n'avait pas fait intervenir les chars, Poznan aurait vécu une nuit de Saint-Barthélemy. Encore la riposte fut-elle d'une grande modération, et les foules furent dispersées plutôt que massacrées. Le nombre des victimes aurait été infiniment plus grand si les autorités avaient eu l'intention de « donner une leçon » au peuple de Poznan.

Il semble également que le nombre des personnes arrêtées fut moins grand qu'on ne l'a estimé d'abord et n'approche certainement pas les chiffres fantaisistes donnés par des correspondants qui n'étaient pas sur place. Le communiqué publié par le procureur général de Pologne, que l'on considère conforme à la vérité, a révélé qu'en grande partie les personnes arrêtées ont été libérées, et il semble que la promesse qu'il contient sera tenue, c'est-à-dire que le procès des inculpés sera public et que les règles du droit seront respectées (1).

(1) Aux dernières nouvelles, il semble au contraire que le procès se déroulera à huis clos. (N.D.L.R.).

# Lettre à un industriel

(Suite de la première page)

Soudain, je compris dans quel désert je m'enfonçais...

Quand, avec une vanité dont je ne suis plus très fier aujourd'hui, je guidais des visiteurs dans l'usine et que je les voyais admirer ce que je proposais à leur admiration exclusive : la cadence productive et l'habileté technique des machines dans cette admirable machinerie de production; quand je les voyais, éblouis de chiffres, passionnés par la seule puissance que nous détenions, par le nombre d'hommes qui travaillaient dans l'usine, produisant une somme d'objets, ces abstractions se synthétisant en un profit que je leur laissais le vertige simple de surfaire, je m'épouvantais de vivre comme je les voyais rêver ou s'instruire.

C'est alors que commencèrent de se poser à moi toutes les questions qui ne me lâchèrent plus et dont je vous parlais en commençant. Jamais je n'en finirais d'exprimer ce que j'ai appris sur moi et sur les hommes pendant ces quelques années d'usine, à commencer par ceci que l'homme ne se connaît pas tant qu'il n'a pas eu de pouvoir véritable sur les hommes, comme il connaît mal le malheur tant qu'il ignore ce que peut être la tyrannie de l'homme, l'humiliation infligée par l'homme. Sans doute n'ai-je rien appris que de modeste, mais c'est vivant pour moi, c'est la vie même. Ce sont, en outre, mots que vous n'avez pas coutume d'entendre, ni même d'écouter. Mais je sais que vous m'écouteriez.

Je dus m'avouer d'abord que j'étais un échec qui avait réussi. J'entends « réussir » socialement, en termes de puissance. Quand j'écris « réussir », je parle le langage bourgeois qui est redevenu le mien sans que j'y pris garde, j'avais été repris par ce que mon éducation avait eu de pire et ce qu'elle avait éveillé de pire en moi : le mépris des hommes. J'étais devenu ce que, durant toute ma jeunesse, et à travers la société tout entière, j'avais tant haï et tant méprisé. Mais, sans pouvoir dans la société, notre mépris n'est qu'un pauvre réflexe de défense. Quand toute notre vie, par contre, se trouve enfin engagée dans le rythme de notre travail, quand notre jeunesse s'en va et découvre le fond de notre « nature », quand, avec un pouvoir réel sur le travail des hommes, nous ne trouvons en nous-mêmes qu'habitudes de mépris, c'est à en mourir. Et je compris que, s'il faut appeler ratée une vie, c'est la vie de celui qui, à trente ans, n'a pas su se faire une situation d'où aimer les hommes. Mais c'est une chose de comprendre et c'est une chose d'être. C'en est une autre encore de devenir : une longue douleur et une longue patience qui n'ont jamais de fin. Mais, paradoxalement, c'est avec sa révolte que chacun doit d'abord en finir. Ces commerçants, ces industriels, j'avais eu beau les haïr, les insulter, pardonnez-moi, je devais bien reconnaître que j'étais leur fils, que j'étais l'un d'eux, marqué comme eux et comme vous par le goût du profit, l'amour du rendement et le mépris des hommes.

## DE L'AMITIÉ

Mais parlons plus net encore. Profitons d'une ouverture qui nous permet de tout dire. Nous régnons par le mépris. C'est un règne misérable qui a instauré des relations sociales pareillement ignobles que celles de l'homme avec les objets dans nos sociétés industrielles. Nous méprisons le peuple que nous avons défait en une masse. Mais savez-vous que le peuple nous méprise aussi ? Savez-vous que rien n'est plus légitime ni plus juste même que le mépris qu'il a de nous ? N'auriez-vous jamais été troublé par ce mépris ? Je ne pourrais le croire : Il me paralysait. Et il nous condamne. Jamais nous n'avons soupçonné que le rôle de l'élite — mot qu'on ne peut plus prononcer sans faire grincer les dents des autres — est d'élever les hommes à leurs propres yeux, d'élever chaque homme à ses propres yeux. Nous n'avons su qu'humilier les

hommes pour nous scandaliser qu'ils prennent enfin conscience de leur misère. Je dis que c'est par un nouveau mépris des hommes que nous croyons que cette humiliation peut se guérir par du bien-être, du confort, des douches, des cantines et des terrains de sport. Rien n'existe encore qui pourrait faire des usines des communautés humaines vivantes, ce qu'il faut qu'elles soient pour être, dans le sens humain de ce mot qui est le seul qui m'importe.

Vous comprenez maintenant que, si je préconise l'amitié entre les hommes, je m'efforce de ne jamais oublier ce que le manoeuvre et moi nous sommes et que nul ne doit jamais oublier. Je sais aussi que celui qui est sauvé de la misère, même si ce n'est que provisoirement, et qui assure de sa fraternité ceux qui sont dans la misère, est le frère de ces parvenus qui ont réellement connu la misère et qui, montrant leur ventre qu'orne une chaîne d'or, humilient les misérables de leur mépris, en proclamant qu'ils ont, eux aussi, mangé de la vache enragée, que cela est excellent pour l'appétit, que la vache enragée est apéritif pour banquet de self made-man. Qui, dans la misère, ne trouvent qu'à jouir de leur triomphe.

Ne nions donc pas ce qui est, reconnaissons honnêtement que la lutte des classes existe et la haine des classes, reconnaissons que le manoeuvre est d'une classe méprisée et encourageons-le, quoi qu'il nous en coûte, à prendre conscience qu'il est de cette classe, souhaitant que cette classe comprenne mieux encore ses problèmes qu'elle ne semble le faire, qu'elle ne souhaite pas seulement ni ne poursuive des changements de mots ou ne veuille pas seulement prendre la place de la classe bourgeoise, qu'elle défende mieux encore la vie des hommes qui la composent et qu'elle ne ramène pas leur vie entière à la défense exclusive de leurs intérêts les plus commodément chiffrables.

Essayons pour notre part de nous charger des pauvres amours de la nôtre et de sa haine vivantes. Tous, nous sommes des hommes sans doute. Mais quels hommes ? Et quel homme est d'abord chacun de nous ? C'est un trait de l'humour le plus inconscient que les exhortations à l'obéissance hiérarchique de certain évêque aux prêtres-ouvriers. « N'oublions pas ce que nous sommes. Des spécialistes du spirituel ». On parlerait que cet évêque est un fantôme pour s'être aussi parfaitement abstrait du temporel. Mais on perdrait : s'il est un fantôme, c'est spirituellement. Il est de ceux qui ont aidé nos bourgeois à se souvenir dominicalement de leur christianisme et s'exprimer, en semaine, comme s'ils étaient les fils de Dieu en personne, venus de l'au-delà, sans prendre la peine de s'incarner, pour unir dans l'éther d'autres fantômes.

Qu'ils nous servent au moins d'exemple. Ne jouons pas les saints, nous qui avons joué les cyniques, si nous ne voulons pas être condamnés à jouer les tartufes. Ne parlons pas de l'amitié entre les hommes comme si nous étions des parlementaires ou des évêques. C'est crime que faire de l'amitié entre les hommes prétexte à hypocrisie, à boniment. Nous savons à quelle réalité l'amitié se heurte; nous savons que l'amitié ne peut être qu'amitié entre un homme et un autre homme sans rien nier, sans rien dissimuler de ce qu'est chacun d'eux. Car ce n'est qu'une fois marquées nos divisions que nous pourrions rechercher ce qui nous unit, ce en quoi nous le sommes par delà nos différences, si nous avons plus de goût pour ce qui nous unit que pour ce qui nous divise. Pour ma part, j'ai compris qu'il était vain d'opposer l'homme à l'homme (comme d'opposer le passé à l'avenir). Sans doute n'ai-je rien compris de plus précieux, qui ne vaut rien cependant si j'oubliais ou niais à quelle profondeur sont divisés les hommes et quelles impossibilités d'amitié leurs situations, leurs conditions parfois leur créent. Je me fais si peu d'illusions à ce sujet que j'ai com-

mencé d'écrire cette lettre à P... lui-même dont je vous parle et que cette lettre à un manoeuvre d'usine devint bientôt une lettre sur l'impossibilité d'écrire une lettre à un manoeuvre d'usine, ce qui est une grande misère. Jugeriez-vous cela comme une grossièreté, voilà sans doute, pardonnez-moi, la raison pour laquelle je vous écris.

Mais j'entends déjà des accusations familières. Ne croyez pas que je les prête à vous dont j'ai connu l'humanité et l'amitié chaleureuses, vous reprochant simplement, si je peux vous faire un reproche, d'arrêter votre amitié à vos proches collaborateurs et de ne pas l'étendre jusqu'où je crois qu'elle doit être étendue. Mais je puis prêter ces accusations à la bourgeoisie, vous le savez. « Vous nous trahissez. Vous prétendez être ce que vous êtes pour vous hâter de nous trahir. » Car la grande bourgeoisie se sent en état de guerre, car la grande bourgeoisie a mis en état de haine solidaire la petite bourgeoisie elle-même dont elle a fait son infanterie (piétaille rétive et poujadifiée, à vrai dire) et dont elle exige et obtient mépris inquiet des ouvriers et admiration servile pour ses méthodes de mépris industriel, qui au moins n'étaient pas sans grandeur (3). Ne l'a-t-elle pas persuadée qu'elle sera abaissée en même temps que les ouvriers seront élevés, ne fût-ce qu'en dignité dans le travail ? Chacun est ainsi devenu traître qui n'épouse pas sa haine. Qui parle d'amitié est un traître pour celui qu'une haine abominable aveugle. Celui qui s'élève au-dessus de celle-ci, sans cesser d'être ce qu'il est, pour atteindre à l'amitié qui peut être entre les hommes, passe pour traître. (Savez-vous pourquoi ? Parce que l'amitié est un sentiment fort, et qui doit être fort.) Mais nous ne reconnaissons plus ces valeurs au nom desquelles on nous accuse. S'il y a des traîtres, ce sont ceux qui trahissent ce qu'il y a de plus haut en l'homme, ceux qui trahissent notre vrai patrimoine, l'amitié entre les hommes (4).

## L'AMITIÉ ET LA PASSION INDUSTRIELLE

Pris par cet amour, mesurant ce qui le menaça, on comprend que l'on doit en faire une action si on veut que vive l'amitié qu'il contient. On comprend aussi que notre peuple est divisé, que notre peuple est déchiré parce qu'il est malheureux. On comprend enfin que l'on doit vivre cet amour dans la situation où l'on se trouve, chacun en somme le réduisant à sa mesure. Si je ne l'ai pu dans celle où j'étais, si j'ai dû quitter l'usine, je sais que c'est par la faute de problèmes personnels (que je pourrais résumer en un problème, celui de l'amitié et du pouvoir) et que je n'étais pas de taille à résoudre de la place que j'avais conquise; je sais que je ne dois pas les étendre à tous les hommes qui, dans l'industrie, exercent un pouvoir et surtout pas à vous pour qui vous savez que j'ai de l'amitié. Au moment où tous les machinismes envahissent les

(3) Je retrouve des sentiments psychologiquement semblables, mais symétriques, aggravés encore d'un désarroi empoisonné et tournés alors en haine diffuse contre la grande bourgeoisie elle-même, chez certains intellectuels, honteux d'être issus de la petite bourgeoisie et qui réagissent contre la haine bourgeoise des ouvriers en devenant, soit des anarchistes, soit des sympathisants communistes, obsédés de la paix à tout prix qu'ils veulent qu'on leur fiche, et fiche à tout le monde, et que nous recevons tous, ainsi qu'ils le souhaitent, comme un coup de pied au derrière. Mais comme ils n'arrivent pas à entrer dans le parti, englués eux aussi dans un trouble refus de conscience de classe, dans une crainte vaniteuse et qu'ils croient progressiste, de tout ce qui est audacieux ou fort, l'inaction les tourmente, et plus qu'à tout autre, leur fait glorifier la sauvagerie de l'action et la férocité de l'histoire. Sans amitié à l'intérieur de l'organisation et sans action qui les équilibreraient.

(4) C'est ce petit embourgeoisement qui règne aujourd'hui sur la France, vous savez, comme la poussière, et qui a corrompu les milieux ouvriers eux-mêmes, comme la grande bourgeoisie, c'est cette terrible inertie de Bernard l'Ermitte qui rend incapable de relever aucun défi social, économique ou politique, qui exaspère aujourd'hui tous les révolutionnaires, qui, en outre, contournent de se battre contre des moulins à vent sans très bien comprendre qu'ils sont devenus des turbines.

sociétés qui deviennent elles-mêmes industrielles, où toutes nos valeurs et nos personnes presque entières se trouvent engagées dans le rythme de notre travail, ce serait mauvaise bouffonnerie que de dire aux hommes : « Pour sauver votre amitié pour les hommes, quittez les usines, quittez l'industrie. Il n'y a pas de vie possible dans les usines, surtout pour qui y exerce un pouvoir. On ne peut aimer du même amour l'homme et la production, la justice et la puissance. Il faut choisir, je veux dire l'objet de son amour. Dans l'industrie, un directeur d'usine, comme l'industriel lui-même, forcément soumis à la loi industrielle et qui a pour fonction de soumettre les hommes à la loi première du rendement, aux moindres frais de personnel, plus rigoureusement qu'il s'y soumet d'abord lui-même, par amour du profit ou de la puissance, ne peut sans hypocrisie ni mensonge, conserver une amitié réelle pour les hommes. Il peut mourir de la rêver. Il ne peut la vivre. » Et ce n'est point vous, accablé de soucis qui oblitérerez votre âme, qui pourrez me contredire. Nul cependant n'aurait le droit de tenir ce langage qui est celui du désespoir, désespoir qu'il faut surmonter comme les autres désespoirs. La vie humaine est faite de désespoirs surmontés et d'illusions démontées. Mais nul non plus n'a le droit de tenir le langage de l'optimisme naïf qui prétend que, transportée de milieu capitaliste en milieu collectiviste, l'industrie deviendrait automatiquement radieuse. Il est trop facile d'escamoter ainsi le problème capital de l'amitié de l'homme pour l'homme, qui se pose, je l'ai bientôt compris, avec autant d'acuité, pour le citoyen de nos sociétés industrielles que pour le directeur industriel lui-même dans l'usine, ou pour le chef d'une communauté de travail.

Ce problème n'est pas un problème qui peut être résolu par un changement de structures ou de régime de la propriété qui sont cependant peut-être essentiels, car ce n'est pas un problème de droit. Le droit, fût-ce dans les communautés de travail (où je suis entré par remords servi par le hasard après vous avoir quitté), ne peut fonder cette amitié. C'est au contraire cette amitié même qui fonde un droit. L'amitié est un problème de vie intérieure et personnelle, faut-il le rappeler ? Je ne prétends donc pas que chez nous, dans les communautés de travail, il soit résolu. Ils ont été sévèrement punis de cette rêverie, de cette démission personnelle qu'encourageait un mirage communautaire, ceux qui sont entrés chez nous pour « y chercher l'amitié », comme si cette amitié pouvait trainer là, comme oubliée dans des structures, qui ne peuvent être que des conditionnements (provisoires, comme tout conditionnement) de cette amitié, fussent-ils créés par elle.

Je vous le dis une fois encore. Je me moque des « destins industriels du monde », qui ne manquent pas d'ouvriers ni d'ingénieurs. Ce qui m'occupe, c'est le destin de l'amitié des hommes à l'intérieur de ces destins dont on parle. Et c'est par ce biais seul, si j'ose dire, que je vais me soucier maintenant d'eux plus que de toute chose. Je crois cependant qu'industrialisation n'est socialisme que par abus de langage. Je crois que le progrès social véritable n'est indissolublement lié au progrès technique que par abus de sentiment. Si je crois que les hommes sont faits pour se comprendre, pour s'aimer, si je crois d'abord qu'ils doivent tout faire pour se comprendre, je crois qu'il ne suffit pas d'avoir des mouvements d'amitié pour les hommes, pour que cette amitié soit possible, pour que l'objet de cette amitié soit dans une situation telle qu'il puisse être honoré d'amitié. Si l'homme peut honorer d'amitié son semblable, encore faut-il qu'il le reconnaisse pour son semblable et qu'il ne puisse, légitimement, en quelque sorte, le mépriser d'être un esclave. Qu'il cesse donc d'abord, capitaliste ou collectiviste, de le réduire à une sorte d'esclavage industriel, si raffiné soit-il, que de l'homme prétendu libre, il ne fasse pas un travailleur asservi au rendement, même fortement primé, en vue du seul profit qui est inacceptable.

Tant est formidable la cohérence du mépris de notre société, de ce mépris douillet, de ce mépris cotonneux dans la situation tragique où elle se trouve, il semble que, pour obtenir d'elle ceci, il

faillit soulever des montagnes. Mais ce sont précisément de ces montagnes qu'une foi peut soulever. Je sais maintenant pour les connaître qu'ils sont toujours nombreux en France, ces hommes dont parlait Romain Rolland, à propos des « Cahiers de la Quinzaine », qui sont « ce qu'il y a de plus pur dans la conscience française... et qui ont la foi socialiste, mais aussi un peu de cette intransigeance morale qui ne peut supporter que son idéal se déforme en s'accommodant aux exigences politiques. C'est donc une élite moins intellectuelle que morale et une avant-garde de la société en marche vers des formes nouvelles de la civilisation... » (5). Ils sont conduits par une espérance qui, au plus profond de leur désespoir, s'est unie mystiquement à eux, et qui leur permet d'agir afin que pour tous, pour le manoeuvre ou pour l'O. S., comme pour vous-même, la vie devienne un jour plus humaine dans les usines, afin que les hommes unis par leur travail, le soient dans des sentiments d'amitié et non dans des sentiments de mépris ou de haine.

Mais, après m'avoir lu jusqu'ici avec patience, peut-être pourriez-vous me demander : « Qu'est-ce enfin que cette amitié que vous définissez négativement ? Comment doit-elle se manifester ? Vous ne la découvrez pas chez moi non plus que chez tant d'autres. Et, comme moi, vous en avez manqué, insistant un peu lourdement sur les souffrances que, de ce fait, vous avez ressenties. Si soudain, cette amitié mystérieuse m'était donnée, comment devrais-je faire, comment devrais-je agir ? »

Il est plus facile de répondre qu'il ne paraît d'abord.

Que le soleil se lève, sa chaleur irradiera.

Il faut bien prendre garde cependant. Et ne pas craindre de répéter que tous ceux qui ont commis l'erreur majeure de croire que l'amitié peut être donnée ont bientôt compris, que, si l'amour lui-même peut être donné, l'amitié n'est jamais donnée. C'est l'amitié qui est une longue patience, un long travail de l'homme sur un amour qui peut lui être donné.

Dans la situation où nous sommes, on peut parler de passion industrielle. Bien qu'elle ne soit pas très vigoureuse en France, on peut dire que l'industrie est une passion. Mais on ne peut parler d'amitié pour l'industrie, on ne peut avoir d'amitié pour l'industrie. C'est parce que l'amitié qui part du centre même de la personne, « va droit à la personne ». L'amitié, qui est une vertu essentielle à toute vie humaine, parce qu'elle seule peuple la terre de tous les hommes qui y vivent, doit aller à tout homme qui est comme pris aujourd'hui dans cette passion industrielle, qu'il serait ridicule et vain de vouloir extirper, et même de combattre, plus ridicule encore de vouloir fuir comme certains ont espéré le faire dans nos communautés, en prétendant la dominer malgré leur ignorance.

Cependant, cette réponse que je crois suffisante est insuffisante à la fois. Que cette intuition engage donc chacun à nous donner ce qui nous manque : une véritable éthique sociale - industrielle (6), une véritable morale des rapports des hommes liés par le travail dans une économie socialiste et qui soit à la dimension, à la mesure de ce nouveau monde industriel dans lequel nous vivons et que, tous ensemble, nous devons humaniser. Ce dernier mot, vous le savez, si galvaudé qu'il soit, ne peut s'entendre petitement.

Robert VALETTE.

(Tous droits réservés. Copyright Editions SECHERS, Paris).

(5) Lettre à Malwida von Meynburg.

(6) Cette morale ne pourrait exprimer que des rapports réels fondés sur le travail et qui soient acceptables. Cette morale n'aurait rien de commun avec ce moralisme vague et exalte, ce délayage des dix commandements que les fondateurs des communautés de travail nomment « morale minimum commune » qu'ils proclamaient essentielle; elle n'aurait rien de commun non plus avec cet hédonisme sentimental, ce personnalisme inconsistant, ce psychologisme naïf des théoriciens de la coopération qui, touchants sans doute à l'origine, sont à peu près aussi vivants aujourd'hui que l'éthique démocrate-parlementaire.

# L'incendie de Rochebrune

(Suite de la première page)

chaussée étaient protégées très sommairement par des contreplaqués, puis par des bâches que les pompiers avaient amenées. Certaines machines étaient noyées, la plupart recouvertes de saletés de toutes sortes. Au premier étage, il ne restait rien, tout était détruit :

- la totalité de l'affûtage,
- la totalité du ponçage,
- le magasin de quincaillerie,
- les établis avec l'outillage personnel des ouvriers,
- le vestiaire,
- les presses à plaquer,
- les machines portatives,
- le stock entier de produits finis qui se trouvait au grenier,
- des travaux en cours : 200 meubles à jouets pour l'Education Nationale, 1 série de placards à portes ouvrantes pour la Caisse des Dépôts et Consignations, qui devaient être livrés le surlendemain.

Par contre, au rez-de-chaussée, on peut dire que, bien que tout ait été noyé ou sali, les machines ont été préservées par le dallage en béton armé qui se trouvait au-dessus et qui a fait coupe-feu.

**QUESTION :** A quelle heure avez-vous été tous réunis sur place ?

REGIS. — Pratiquement nous n'avons été réunis tous que le lundi matin. Les camarades de Montreuil et ceux qui avaient pu être prévenus se sont retrouvés l'après-midi du samedi.

**QUESTION :** Quelles premières dispositions avez-vous prises ?

REGIS. — 1) D'abord, j'ai téléphoné à l'Agent d'Assurances. Puis, la propriétaire, Mme Sauvadet, est venue à 7 heures du matin. Sa première réaction a été celle-ci : « Les voisins n'ont rien ?... Alors, c'est bien, on en a vu d'autres... » C'est vrai puisque Mme Sauvadet a connu 2 incendies dans la maison, un bombardement, et qu'elle a perdu dans ce bombardement son mari et deux fils.

2) Il s'agissait de décider où et comment « on allait tourner »... On a demandé à Mme Sauvadet l'autorisation d'utiliser un terrain situé au 44, terrain qui comporte bon nombre d'arbres fruitiers. Mme Sauvadet n'a pas hésité un instant, mais a simple-

à pomper l'eau. Le mardi, les experts étaient là et, en même temps que l'expertise se faisait, les machinistes essayaient de juger de l'état des machines. On commençait également à aménager le magasin de quincaillerie pour travailler rapidement.

Notre obsession était la suivante : tourner tout de suite dans la mesure où cela ne gênait pas les expertises d'assurances.

Il fallait, en outre, très rapidement aménager un apprentis pour permettre aux monteurs de revenir à l'atelier.

Le mercredi matin, on recommençait à tourner car nos amis de la Communauté Somodel avaient rétabli l'électricité, rebranché les machines, et l'E.D.F. avait fait un branchement provisoire.



Au premier étage, il ne restait rien

Le mercredi matin, les machines fonctionnaient, dès le lundi le service du débit ayant repris son travail. Bien entendu, on s'est aussi préoccupé de faire rentrer du bois dans les 48 heures.

Le service montage a « tourné » 2 semaines après, le montage ne pouvant s'effectuer naturellement qu'après usinage du bois. Au point de vue rotation, nous avons donc passé 15 jours sans faire un sou de chiffres d'affaires. Ce qui est beaucoup pour une trésorerie, mais ce qui est très peu par rapport à ce qui aurait pu se produire.

Les gars n'ont pas été arrêtés du tout ; cela tient peut-être un peu au fait que l'incendie s'est produit le samedi matin et que cela nous a permis de préparer immédiatement le travail pour le lundi matin.

**QUESTION :** Quels sont maintenant vos projets d'avenir ?

REGIS. — Nous n'avons pris que des mesures provisoires puisque le « montage » est installé sur le terrain du 11 ter, dans une baraque en planches, recouverte de tôle. Les machines sont sous le dallage en béton, c'est-à-dire que nous n'utilisons que la moitié de la surface précédemment occupée.

MARANDOLA. — Moi, ce que je trouve remarquable, c'est que 15 jours après l'incendie, la production était égale à celle de l'année dernière, malgré le travail dans un espace beaucoup plus restreint. Si actuellement nous sortons notre fabrication de tables exactement au même rythme que l'année dernière dans des conditions plus difficiles, c'est que nous avons su nous organiser dans cet espace réduit.

REGIS. — Avant l'incendie, nous avions décidé d'acheter un certain nombre de machines. Nous l'avons fait immédiatement après l'incendie. Nous nous sommes bien équipés tout de suite. Sur certains points, nous sommes aussi bien équipés qu'auparavant et nous avons même une ponceuse à rouleau que nous ne possédions pas.

Nos projets d'avenir ? Nous avions l'intention de nous agrandir sur le terrain du 11 ter dont nous sommes propriétaires. Pour la reconstruction de l'atelier, il y a tout de même un certain nombre de problèmes qui se posent :

- d'abord un problème financier que M. Lacour, de la Caisse Centrale du Crédit Coopératif nous aide à résoudre avec une amitié qui nous donne tous les courages ;

- ensuite, il nous faut un atelier en fonction des besoins... Il nous faut donc résoudre :
  - le problème du chauffage,
  - le problème de l'aspiration (projection de copeaux et de poussières de bois),
  - le problème du transformateur, la puissance des machines étant accrue.

Actuellement, le plan de maçonnerie est fait : il en découle que la surface utile des ateliers va être doublée. Les travaux de démolition sont commencés ; on peut donc prévoir qu'une première tranche de travaux sera finie vers le 15 août et que la seconde tranche, c'est-à-dire la partie nouvelle, sera terminée aux environs du 1<sup>er</sup> novembre. Si tout va bien, courant novembre les ateliers seront totalement reconstruits.

## AUTOCRITIQUE A SETRECO

La Communauté SETRECO de Melun est la première Communauté — avec la SCOBAT de Saint-Omer — à tenir l'engagement pris le 23 juin dernier, d'envoyer régulièrement à l'Entente les copies des comptes rendus d'Assemblée.

C'est de ce carnet de bord de Setreco que nous tirons la très courageuse et très précise autocritique faite par son équipe de direction devant le conseil de gestion élargi à tous les compagnons de la Communauté.

Ainsi procéda-t-elle schématiquement :

- 1) Ce qu'aurait dû être la Communauté.
- 2) Ce qu'elle est.
- 3) Pourquoi est-elle ce qu'elle est ?
- 4) Que faut-il faire ?

« N'oublions pas de tenir compte, recommanda Charrier, de l'esprit du bâtiment, des difficultés présentées par l'éloignement des chantiers, et du manque de travail en équipe ».

Passant rapidement sur les « illusions perdues », Charrier critiqua ce qu'est la Communauté. « Nous pouvons nous reprocher, dit-il, de manquer du sens de la propriété collective, de rechercher individuellement le gain immédiat, de nous désintéresser de notre propre éducation, de ne prendre collectivement aucune part active à la gestion. Nous pouvons déplorer professionnellement des réflexes traditionnalistes. Nous devons surtout regretter l'absence de doctrine ».

Et Charrier dressa ainsi l'inventaire des causes qu'il trouve à ces défauts divers :

- Faiblesse de la formation communautaire donnée par les responsables ;
- mise en place des normes (pour assurer une gestion efficace) qui assurent de hauts salaires auxquels seuls chacun risque de s'attacher, mais contraignent à un horaire trop lourd qui empêche toute activité « communautaire » ;
- manque de fermeté, notamment dans la poursuite des cours ;
- responsabilité mal répartie, chargeant trop les responsables par rapport à d'autres, d'où négligence dans la formation ;
- exercice d'un métier retardataire qui n'évolue pas.

Et sous l'impulsion de Charrier, le comité de gestion prit la résolution de réserver une part plus active à la formation, de donner une autonomie plus franche aux équipes de production de façon qu'elles prennent en charge leur propre gestion.

On prit, en outre, l'engagement de rechercher l'amitié par le travers des familles.



Que nos amis de Setreco me permettent d'exprimer une crainte que leur enthousiasme me fait concevoir. Sans doute est-elle tempérée par le sérieux avec lequel ils administrent leur jeune communauté mais elle n'en existe pas moins chez moi.

Je crains que vous n'en veniez à espérer que la Communauté, une fois « parfaite », puisse être la solution de tous les problèmes. Cette espérance que j'appellerai tentation est très dangereuse et pour la Communauté elle-même. Je sais par expérience que rien d'avantage ne peut menacer celle-ci. Je ne veux pas dire bien entendu qu'il soit dangereux de vouloir parfaire la Communauté. Je dis qu'il est dangereux de céder à certain vertige qui s'est emparé de presque tous ceux qui ont vécu dans les Communautés de travail.

Puisse ma crainte être vaine !

R. V.

### QUELQUES NOUVELLES DE « L'EQUIPE »

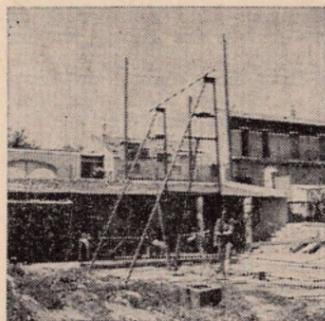
Bd. Hanô

MARSEILLE-LA VISTE

(Jeune Communauté du Bâtiment 1 an d'existence)

Chers amis,

Ayant eu à faire face à des commandes importantes arrivées subitement et bienvenues après une période difficile, nous n'avons pas eu le temps de vous envoyer de nos nouvelles. Nous vous adressons en guise de rapport quelques photos illustrant des travaux importants qui nous ont d'ailleurs posé des problèmes de maintenance ardue. Notre effectif augmente malgré un départ dû à la préférence de facilités matérielles. Croyez, chers amis, à nos sentiments cordiaux.



Ci-dessus et ci-contre : des travaux importants de l'Equipe

## Une enquête de l'Institut de Sociologie Solvay

R. DELANOIS et N. MAYER : Salaires, climat social et productivité. Bruxelles. Institut de Sociologie Solvay. 1955, 99 pp.

Le Centre de Sociologie du Travail, service du célèbre Institut de Sociologie Solvay en Belgique, s'est posé le problème : « Dans quelle mesure le mode de rémunération en vigueur dans une entreprise, le climat social qui y règne, influencent la productivité des travailleurs » Le dossier considéré ne prétend pas apporter une réponse péremptoire. Il se borne à ramasser les conclusions concrètes d'une enquête pilote conduite auprès de vingt entreprises, retenues pour la diversité de leurs situations géographiques.

En annexe à ces premières

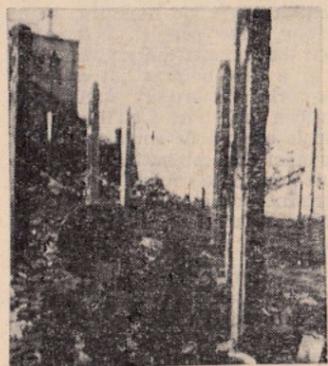
conclusions, sont produites huit courtes monographies caractéristiques des vingt entreprises étudiées. Aux termes des premières conclusions présentées, il semble ressortir que ni la rémunération (quelle que soit sa forme, depuis le salaire aux pièces jusqu'à la rémunération par ateliers autonomes) ni l'amélioration du climat social ne sont des facteurs déterminants de productivité. Pour la première, la principale requête exprimée est de « donner aux représentants des travailleurs, un droit de regard sinon de contrôle, dans tout système qui fait varier les salaires selon un facteur de la production » (p. 28).

En tout cas « l'organisation du travail doit s'adapter à un milieu humain préexistant ; suivant les réactions de ce milieu, elle contribuera à la réussite ou l'échec. Des systèmes identiques d'organisation connaissent des fortunes diverses dans des entreprises voisines. Il n'est pas de formule qui, une fois reconnue bonne, soit applicable partout. Pour qu'il ait une chance de succès, il faut adopter le système le plus conforme aux caractéristiques de l'entreprise et du personnel. L'investigation sociologique doit donc être la première phase de l'organisation du travail : elle seule peut révéler les particularités du terrain social » (p. 27).

### ENGAGEMENT

Nous rappelons à tous les membres des Communautés que le samedi 23 juin dernier, réunis en Assemblée, les membres des Communautés de Travail qui étaient présents à cette Assemblée, après avoir discuté des problèmes portés à leur connaissance par le secrétaire de l'Entente, se sont trouvés d'accord pour admettre la nécessité absolue de maintenir l'Entente et de lui fournir les moyens de continuer son action et qu'ils se sont engagés :

- 1°) à fournir régulièrement les fiches mensuelles ;
- 2°) à fournir les copies des comptes rendus d'Assemblée ;
- 3°) à payer leurs cotisations régulièrement.



...Tout était détruit

ment demandé qu'on préserve autant que possible les arbres fruitiers. Puis nous avons demandé au propriétaire du terrain d'en faire de nous permettre de l'utiliser provisoirement ; le propriétaire a accepté de nous le prêter gratuitement pour le temps qui nous serait nécessaire.

3) Ce problème résolu, restait celui de l'emploi des compagnons qui viendraient travailler le lundi. Qu'allait-on leur donner à faire ? La première chose a été de mettre le plus possible de compagnons sur les chantiers. Mais nous n'avions plus d'outils. Dès le lundi matin, nous avons dû acheter un minimum d'outils, ce qui nous a permis d'employer nos huit monteurs sur les chantiers. Une de nos préoccupations était de savoir ce que nous avions le droit de faire (ou de ne pas faire), car vis-à-vis de l'assurance de gros problèmes se posaient : nous ne pouvions toucher à rien tant que l'expertise n'était pas faite, et nous craignons que les machines restantes se rouillent ou se détériorent davantage.

4) Dès le lundi matin, nous avons commencé à mettre les contreplaqués à l'abri de l'eau, et

# NOTES DE LECTURE

Georges BOURGIN, Pierre RIMBERT : **Le socialisme**. Paris, P.U.F. (Coll. « Que sais-je ? »), 1955, 127 pp.

Sévère, charpenté, constructif, le livre réussit cependant à ne pas être partisan. La définition du socialisme par B. Russel lui tient lieu de guide. Elle reprend les trois traits classiques : collectivisation, démocratie politique, planification. L'habileté des auteurs est de dégager la validité de ces caractéristiques des lignes mêmes de l'évolution économique et politique générale. Une annexe reprend les 10 points du Manifeste communiste de 1848, et les confrontant aux situations instaurées dans divers pays leur permet de conclure : « Ainsi ce programme qui, en 1848, semait la frayeur dans les classes dirigeantes est aujourd'hui réalisé ou en voie de réalisation ». On pourrait et on voudrait discuter. Ce n'est probablement pas aussi simple. Retenons seulement les deux pages de verdict sur la coopération : « incapable de transformer la propriété privée des instruments de production en propriété sociale, c'est-à-dire en propriété de la société toute entière ». Bien sûr ! et les coopérateurs ont pris soin eux-mêmes de découper un « secteur coopératif » comme domaine d'application possible et immédiat... mais ne peut-on renverser la proposition et sans l'intégration organique et pédagogique d'un mécanisme coopératif de proche en proche, une collectivisation obtenue par cette étape intermédiaire qu'est l'économie d'Etat (p. 90) peut-elle être ou devenir socialisme sans le dépérissement non seulement de l'Etat politique (p. 91-3), mais de l'étatisation économique ? C'est d'ailleurs ce que suggère L. de Brouckère dans la seconde partie d'un texte cité (p. 85). Et cette suggestion pourrait prendre plus d'ampleur dans la mention ou le commentaire.

F. CHALLAYE : **Histoire de la propriété**. P. U. F. (Collection « Que sais-je ? »). 1948. 123 p. L'auteur dédie sa brochure à « Ch. Péguy qui fut le premier à éveiller en moi des doutes sur la valeur du régime actuel de la propriété ». La relativité de ce régime apparaît à la comparaison historique avec les régimes de la Grèce, de Rome, d'Israël, du Moyen-Age, de la Renaissance; et de l'évolution depuis le XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Tels sont, en effet, les principaux chapitres. Première conclusion : « le droit de propriété a constamment évolué ». Deuxième : « ayant évolué dans le passé, le régime de propriété ne peut pas ne pas continuer à évoluer dans l'avenir » (p. 123). Il manque à cette conclusion une certaine fermeté, car l'évolution envisagée a sa logique moderne, objective, et ne dépend pas de la seule « délicatesse de conscience », ou de la « générosité du cœur ». D'autre part, il manque à l'ouvrage une bibliographie au moins succincte qui en serait une introduction utile. Faute de quoi, il reste une évocation avérée, certes, mais vague.

Henri ARVON : **L'anarchisme**. Paris, P.U.F. (Collection « Que sais-je ? »). 1951. 128 pp. L'ouvrage est paru avant la volumineuse thèse de J. Maitron. On peut lui souhaiter d'être lu en hors-d'œuvre. Car l'histoire du mouvement français n'est guère qu'esquissée dans une 4<sup>e</sup> partie. Les trois premières sont consacrées aux origines, aux théoriciens, aux conceptions générales. Pourquoi ne pas l'avouer, on est peiné de voir P. Kropotkine pratiquement laissé dans l'ombre d'une mention honorable (p. 21). Cette option est en effet « subjective » (p. 43). On peut en voir la raison dans le découpage du livre et son insistance sur les aspects théoriques de l'anarchisme, séparés du mouvement pratique, qui ne fut pas seulement nihiliste et extrémiste, mais aussi positif et constructif, et pas seulement dans le syndicalisme révolutionnaire. Lisons donc, ce n'est pas inutile, mais allons relire « La science moderne et l'anarchie », précisément du regretté Kropotkine.



Professeur OTREBOT

On pourrait s'étonner que, les vacances finies, nous publions un précis de la confection des valises, pour partir en vacances.

Bien que l'étonnement soit le fondement de la philosophie, si l'on en croit Platon, on aurait tort cependant de s'étonner.

Premièrement, nous ne sommes pas philosophes.

Deuxièmement, depuis l'aventure qui survint à Staline, nous nous méfions plus encore de toute autorité, sauf bien entendu de l'autorité nationale communautaire qui, d'ailleurs, n'existe pas. (Soit dit en passant, nous sommes bienheureux que cette méfiance que nous avons de l'autorité ait reçu la bénédiction collégiale que l'on sait. On a beau être anarchiste, on aime bien recevoir des encouragements du pouvoir. Qu'on nous permette à cette occasion de proclamer que notre idéal est un pouvoir fort qui encourage le libertarisme et soutienne

ARTICLE PREMIER. — L'acte de confection des valises met en jeu les facteurs suivants :

UN ACTEUR (A) : généralement la famille elle-même (le plus souvent en état d'extrême irritation et de tension nerveuse oscillant jusqu'à 840.000 volts, niveau dit « d'urgence ») et parfois (dans le cas où cette tension dépasse le niveau indiqué) le malheureux communautaire, époux de ladite famille.

UN OBJET DIRECT (B) : les innombrables fanfreluches qu'on est convenu d'estimer indispensables à un séjour hors de chez soi et dont le détail donnerait au présent précis une note comique que nos préoccupations avant tout scientifiques et sérieuses nous forcent de conjurer et exclure.

UN OBJET INDIRECT (C) : les divers « contenants » d'aspect régulièrement cubique ou parallélépipédogrammatique AVANT et SPHERIQUE ou ovoïde APRES usage.

ART. 2. — La confection des valises EST :

ESSENTIELLEMENT l'inclusion faite par A de B en C, AVEC FERMETURE DE C ;

SUBSIDIAIREMENT — mais inévitablement — le bris, le pulvérisement ou la défenestration par le même agent A de grand nombre d'objets utiles ou agréables compris ou non compris sous les rubriques B et C.

Le travail ESSENTIEL est effectué grâce au voltage inférieur au « niveau d'urgence » (voir ci-dessus, ARTICLE PREMIER) ; le travail SUBSIDIAIRE, grâce à l'excès de voltage.

ART. 3. — En conséquence, un certain nombre de précautions sont à prendre par A et ses proches parents AVANT l'inclusion de B en C :

— Fermer soigneusement les fenêtres et se placer le plus loin possible d'icelles, en demandant si faire se peut à quelques voisins bénévoles et courageux de se tenir au-dessus, dans la rue ou dans le jardin, munis de couvertures étendues, afin de recueillir au vol tout ce que l'excès de voltage de A propulserait parmi les airs.

— Vider et dépouiller à fond (jusques et y compris ampoules électriques et appliques murales, tableaux, boutons de portes et même espagnolettes) une pièce assez vaste dans laquelle se placera A pour inclure B en C.

— Faire absorber à A, si possible une heure (au moins) avant que commence l'opération, dans un verre d'eau sucrée : 3 cgr. de

## Précis de l'art de la confection des valises à l'usage des familles communautaires sur le point de partir en vacances

par le Professeur OTREBOT

l'anarchisme. C'est ce qui est génial dans la thèse du dépérissement de l'Etat que nous adoptons.

Troisièmement, nous pensons qu'une année au moins de méditation sur le texte du Professeur Otrebot est nécessaire pour l'assimiler parfaitement. Livrer ce texte au public juste avant le départ en vacances, c'eût été courir le risque de le voir mal digérer. Chaque famille voudra bien le découper et le coller au mur, en attendant les vacances prochaines : ainsi elle pensera à celles-ci avec émotion mais c'est sans tremblement qu'elle verra arriver le jour de la confection des valises.

Quatrièmement et enfin, ce texte nous parvient à l'instant même. Le Professeur Otrebot, accablé de travaux culinaires, n'ayant pu consentir à nous le livrer avant de le juger irréprochable. On nous concèdera que cette quatrième raison au moins est déterminante et qu'il n'y a pas lieu de s'étonner. Donc Platon a tort.

TAVELET.

phényléthylmalonylurée. Ce produit, vulgairement appelé gardénal, ne se délivre que contre une ordonnance qu'on se procurera aisément dans toutes les bonnes agences de voyages.

Dans la pièce voisine et hors de la vue de A (qui serait certainement irritée et survoltée par leur apparente inaction) se placeront l'époux de A, assisté de quelques amis intimes et éprouvés, ou proches parents en bons termes, lesquels se muniront de seaux et récipients remplis d'eau FROIDE : aux premiers crépitements révélateurs des étincelles émises par A en « état d'urgence » et de survoltage, ils entreront avec fermeté et projeteront sur A (en évitant le plus possible B et C) le contenu de leurs récipients, dans le but de diminuer l'intensité électrique de sa personne. L'emploi parallèle et simultané de mots gentils et doux, d'épithètes louangeuses et câlines à l'adresse de A n'est à conseiller qu'avec précaution : ils pourraient aussi bien augmenter le potentiel électrique et détonateur de A.

ART. 4. — L'emplacement ainsi évidé, préparé et entouré d'un cordon de sécurité, A y disposera B d'un côté de la pièce et C de l'autre, en prenant soin de laisser entre eux l'espace d'au moins 1 m. 50 de large.

Il est alors possible de procéder à l'inclusion par A de B en C, qui est l'essentiel même de l'art de confection des valises.

ART. 5. — Trois hypothèses sont théoriquement imaginables :

- le volume de B est inférieur à celui de C ;
- le volume de B est égal à celui de C ;
- le volume de B est supérieur à celui de C.

En réalité la seconde, suivant le calcul des probabilités, n'a que 1 : 12/29<sup>e</sup> de chance de se réaliser : elle ne saurait donc être sérieusement envisagée ici. La pre-

mière peut se trouver, mais elle est rarissime ; nous devons tout de même la considérer. Seule est régulière et constante la troisième.

ART. 6. — Dans l'hypothèse a : il faut et il suffit à A de puiser au hasard, avec nonchalance et poésie, dans B considéré comme un tas, et de laisser choir en C avec un abandon charmant les diverses composantes de B. L'inclusion est aisée ; la fermeture subséquente de C, facile, amusante et même surprenante. Il est normal alors pendant l'opération, et dès que se découvre la supériorité volumétrique de C par rapport à A, que l'époux et les amis de A, parqués dans la pièce voisine, entament une partie de cartes ou une discussion serrée de problèmes spéculatifs, et relâchent sans crainte leur attention et vigilance, A MOINS QUE par suite de veilles et de beuveries prolongées A ne soit en état pathologique d'irritabilité prononcée ou de forcené pessimisme.

ART. 7. — L'hypothèse c, qui, nous le répétons, est la plus courante, suppose que dans le courant de l'opération, A découvre que le volume de B excède d'une quantité X celui de C, de sorte que l'on a l'équation :  $B = C + X$  où X représente un volume supplémentaire et inattendu QUE L'ON NE SAURAIT INCLURE EN C.

Sans déranger ni augmenter l'ordre des facteurs, trois solutions classiques sont à envisager. Nous dirons toute de suite que l'on n'a jamais recouru depuis l'origine du monde communautaire comme de l'autre à la première, considérée par tous les agents A comme aberrante et hors du sens ; que l'on n'a que rarement fait appel à la seconde (dite « solution de facilité ») ; et que l'on se rabat constamment sur la troisième.

SOLUTION 1 : Diminution du volume de B jusqu'à la suppression du volume excédentaire X. La raison pour laquelle cette

échappatoire est exclue « a priori », est que l'analyse et examen minutieux de X qu'elle suppose font justement apparaître le caractère INDISPENSABLE non seulement de toutes les composantes de X, mais de toutes les composantes de B en général.

SOLUTION 2 : Augmentation du volume de C jusqu'à concurrence du volume de B (+ X). Il suffit, comme on voit, d'acheter un supplément de valises, cartons, malles, sacs de voyage, sacs tyroliens, mallettes, ou boîtes d'allumettes à quantité congruente : solution de facilité, comme on voit, et dont l'adoption donne à A le sentiment que son honneur est ruiné. Sans compter que les fabricants de valises ne font, comme l'on dit vulgairement, cadeau de rien.

SOLUTION 3 : Essai de surpression de X par surcompression du volume total de B (donc X compris) inclus en C. L'idée de cette solution vient généralement à A. Mais comme la force d'écrasement qu'il faut alors déployer (proportionnelle géométriquement à l'importance volumétrique de X) étant normalement supérieure de plusieurs centaines de kilogrammètres, atmosphères ou chevaux-vapeur à celle dont A dispose, le « niveau d'urgence » du voltage de A est très vite atteint, avant même qu'elle ait eu le temps d'appeler au secours son époux et ses parents et amis à l'affût dans la pièce voisine, et l'explosion se produit inopinément : on voit alors l'utilité des voisins postés sous les fenêtres et du dépouillement des murs ci-dessus conseillés (art. 3). Si au contraire A « sent venir » le survoltage et convoque d'une voix régulièrement impérieuse et irritée lesdits assistants, un autre résultat surprenant est en général obtenu, qui déclenche par carambole le même survoltage et la même explosion. En effet la surcompression de B s'obtenant alors par l'addition des poids respectifs de plusieurs ou de tous les assistants de A, il se produit inévitablement en C des diaclases, déchirures, ruptures, éclatements gravement préjudiciables non seulement à la forme et à l'esthétique, mais même à l'utilisation pure et simple de C. Il reste alors que C étant virtuellement supprimé, on n'est plus en présence que de A et de B : et la « confection des valises » ne peut se faire, puisque valises il n'y a plus.

ART. 8. — QUELLE SOLUTION PRÉCONISER ? — Pour éviter tous ces désastres, nous préconisons la solution suivante, à laquelle personne n'a encore pensé et qui supprime radicalement les inconvénients des trois classiques ci-dessus détaillées.

Placé, comme il a été stipulé ci-dessus (voir art. 4) entre B et C, A puisera tranquillement, la conscience sereine et l'esprit occupé d'images bucoliques et apaisantes, dans le tas B pour verser dans le contenant C jusqu'à ce que C soit complètement rempli par B (mais SANS EMPECHER LA FERMETURE : condition « sine qua non » de la réussite de l'opération). A ce moment il reste X, sous forme d'un tas plus ou moins chaotique d'objets disparates : A se contentera de les rapprocher et de les ficeler ensemble, DE FAÇON A SUBSTITUER AU VOLUME PERTURBATEUR X UN VOLUME C SUPPLEMENTAIRE ET SALVATEUR.

Cette solution simple, rapide et facile à réaliser supprime définitivement toutes difficultés et empêchements dans l'art malaisé de la confection des valises, et permet à A de garder son calme et son optimisme et par suite de ne se point dérober, sous prétexte et motif de valises non confectionnées, à l'invitation de béatifiques vacances, qu'elles soient prochaines ou lointaines.

Notez notre nouvelle adresse :

72, Cours de Vincennes, - PARIS (12<sup>e</sup>)

Téléphone : DORIAN 89-43

(Métro NATION ou PORTE de VINCENNES)

Nous rappelons que, jusqu'à nouvel ordre, la permanence est assurée à l'Entente l'après-midi seulement

# Visite à une coopérative communautaire

(Suite de la page 8)

accepté. Nous avons eu l'impression que les Mexicains, tant des ejidos que des villes, trouvaient normal des familles de 6 à 8 enfants, et anormal une taille inférieure. Pourtant ici les ejidatarios semblent prendre pour norme tacite une famille de deux ou trois enfants. Est-ce là, comme le suggérera notre guide le Sn. Chairez, un phénomène observable partout où les gens vivent mieux ? Et s'il en est ainsi, cela ne confirmerait-il pas la fameuse thèse démographique déjà proposée par Fourier aux termes de laquelle de meilleures conditions de vie freinent la natalité ? Matière, entre autres, à une enquête ultérieure.

A ce moment, la conversation rebondit avec l'arrivée d'un homme solide, au visage souriant, empressé à nous saluer. Nous lui donnons une quarantaine d'années. Erreur. Il aura bientôt 70 ans, et c'est Porfirio Campos, le représentant officiel ou Socio Delegado de l'ejido. Il y a en lui du meneur d'hommes et, nous allons bientôt l'apprendre, un homme au grand cœur. Ses quatre compagnons lui serrent la main et bientôt nous sommes invités à entrer chez lui pour une conversation plus à loisir.

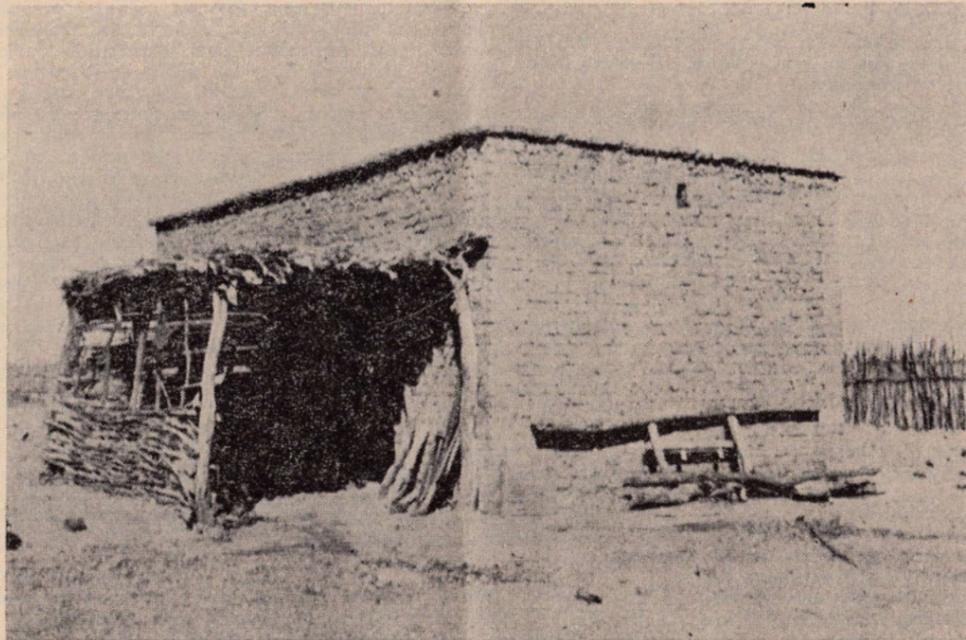
Sa maison est vraiment une maison, et son aspect diffère de tout ce que nous avons pu voir ailleurs dans un ejido. Elle est séparée de la rue par une petite terrasse ombragée d'une tonnelle, pavée de briques rouges qu'un paillason à l'entrée invite à conserver propres, aux quatre coins enguirlandés de cages d'oiseaux : type d'installation réservé généralement aux Mexicains aisés. Campos a de quoi être fier en nous ouvrant la porte.

Il partage cette maison avec sa femme et sa fille non mariée. L'intérieur en est frais. Quatre pièces dont une salle de séjour, une cuisine et une salle de bains, le tout avec un ameublement confortable, propre et solide. La plus grande pièce est une salle de séjour où se font remarquer une large table centrale, un bureau chargé de dossiers et de correspondance, et, bien en évidence, le calendrier de la Compagnie d'assurances agricoles, la Mutualidad de Seguros Agrícolas. Mme Campos, une femme d'un certain âge, usée par le travail, nous accueille avec un sourire chaleureux mais timide dans une cuisine parfaitement équipée, avec l'eau courante à l'évier, une véritable cuisinière, une table, un buffet et des lavabos. Le plus impressionnant de tout est cependant la salle de bains : dou-

che, lavabo, cabinets à chasse, sol pavé de briques et sur un support un assortiment de serviettes d'une blancheur éclatante; la robinetterie est non seulement étincelante, mais, comme nous pouvons nous en rendre compte, en parfait état de fonctionnement. Quant à l'équipement extérieur : volets qui s'ouvrent sans se décrocher ni même grincer, vitres intactes et lustrées. Au total, un logement sans comparaison avec ce que les autres ejidos ont pu nous montrer.

Assis dans la salle de séjour, après cette rapide visite, nous en faisons la remarque à notre hôte. N'était-ce pas là probablement un cas exceptionnel même pour Nueva California ? La question tombe mal. « Non, non », proteste-

res en 1936, sous le général Cardenas. « Nous n'avons pas commencé à bâtir une maison, puis une autre », poursuit-il... « Nous ne sommes pas pour de telles méthodes. J'ai négocié un crédit, par l'intermédiaire de la Banque, de façon que toutes les maisons soient construites en même temps. C'est un crédit collectif qui nous a été consenti et nous le remboursions collectivement. Cela fait dans les cinq à six cents pesos à payer par an pour chacun de nous. Le prix de chaque maison revient environ à 5.000 pesos. Nous comptons rembourser la totalité de la dette en une vingtaine d'années. Ensuite, nous serons de plein droit propriétaires des maisons ». Il continue en souriant : « Pour éviter les jalousies,



Ailleurs, les logements sont très pauvres

Campos, « c'est justement ce qui ne doit pas se passer. Si j'ai une maison, tous les autres doivent en avoir une aussi. Pas n'importe quelle maison, mais une pareille à la mienne sous tous les rapports. C'est le bon moyen de ne pas susciter de mauvaises réactions ».

De fait, commente Campos, il y a 25 familles à Nueva California, et autant de maisons neuves exactement comme la mienne. Lui-même est venu à Laguna de Zacatecas où il est né, et il a résidé dans le pays depuis 1908, d'abord comme péon, puis comme ejidatario. Comme les autres membres de l'ejido, il en fait partie depuis l'expropriation des ter-

nous avons engagé un architecte que nous avons payé pour faire le plan de la première maison et c'est ce plan que nous avons utilisé pour toutes les autres. Ainsi il n'y a pas de différences et personne n'a sujet à se plaindre ». Puis après une courte pause, il observe : « Même en cherchant, vous ne trouverez pas un ejido comme le nôtre dans tout le Laguna ! » Ce n'est pas en effet une fanfaronnade, mais la simple constatation d'un fait. « Mais alors d'où vient, enchaînons-nous, que les autres ejidos n'ont pas profité de votre expérience ? D'où vient que Nueva California et El Aguila, par exemple, diffèrent comme le jour et la nuit ? »

Nous posons là la même question qu'au Sn. Chairez, mais la réponse reçue cette fois, tout en reflétant le même point de vue, se trouve être encore plus catégorique. « C'est probablement pour la simple raison qu'ils n'ont pas réussi à s'arranger entre eux aussi bien que nous. Dès que j'ai occupé mon poste, j'ai commencé à agir dans l'intérêt de tous, et à inciter les autres à faire de même. Et je continue aujourd'hui encore dans la même voie; c'est pour cela peut-être que j'ai été réélu tous les trois ans pendant les neuf dernières années ». — « Vos ejidatarios doivent aimer ce que vous êtes en train de faire avec eux et pour eux », commentons-nous. — « C'est possible », admet-il simplement.

Au moment de notre visite se déroule au Mexique une campagne pour l'élection du Président et l'agitation électorale a donné lieu à des attaques violentes contre le système des ejidos. Quelle pouvait être l'opinion des ejida-

toilette, petites mais solides constructions en briques, d'équipement moderne. Un théâtre de plein air, avec une vaste scène et des sièges pour plus de 200 personnes, occupe presque toute la cour. Là, nous dit-on, les élèves se réunissent pour jouer des pièces éducatives, et, dans des occasions spéciales, ils jouent pour la communauté entière et leurs invités. Le théâtre est également utilisé pour des réunions, l'assemblée générale et autres affaires communes de l'ejido.

Tout cela prouve tout le contraire d'un défaut d'activités culturelles pour un ejido de l'importance de Nueva California. La modestie du Sn. Campos ne nous la rend que plus impressionnante. A nos éloges il se contente de répondre par un sourire de satisfaction, ajoutant, comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie : « Ils m'appellent Aviejo ». Aviejo ? L'interprète lui-même semble embarrassé. Campos l'encourage : « Vas-y, dis-leur ». « Cela signifie, dit le Sr. Chairez, un vieil homme, mais aussi un vieux grincheux, qui ne cesse d'empoisonner les autres ». « Oui, confirme Campos, qui trouve l'explication à son goût. Voilà comme on m'appelle ici; mais cela ne me gêne pas pourvu que je réussisse à leur faire faire ce qui est bon pour eux. Ça n'a pas toujours été facile mais ils commencent à récolter les fruits, et cela leur fait bien plaisir quand les autres viennent admirer ce qu'ils ont, eux, réalisé ». Et, après un moment de réflexion, il ajoute : « Après tout, quel homme peut espérer autre chose de la vie que de laisser un bon souvenir à ceux qui vivent après lui. C'est le souvenir qu'ils auront de moi, je pense ».

Retour chez lui, photos de famille non sans les habituelles tergiversations vestimentaires des deux femmes. Congratulations, Adios, bons vœux. Nous prenons congé. Campos nous fait de la main un signe d'adieu, et retourne à son travail.

Nous quittons Nueva California pleins d'admiration pour tout ce que nous y avons vu et cette heureuse impression se double d'un sentiment de soulagement. Malgré tout notre respect pour le « détachement scientifique », nous ne pouvions échapper à une certaine partialité à l'égard de la promesse faite par l'Ejido à cet opprimé du Mexique qu'est le péon. L'un dans l'autre, les ejidos visités jusque là dans ce voyage ne nous ont guère offert des raisons d'optimisme. Même les plus prospères d'entre eux ne comblent guère qu'une partie des espérances qui les ont fait naître, et notre scepticisme n'a pu que grandir par ce que nous avons observé jusque là dans le Laguna. Aussi quelle déception de découvrir un village modèle comme Nueva California !

Le fait que Nueva California est devenu ce qu'il est, la réalisation de ce qu'il y a de mieux dans l'idéal de l'Ejido, doit sans doute être attribué au rôle personnel de Campos, ou plus exactement à l'adéquation de son potentiel coopératif avec la responsabilité officielle à lui déléguée par le groupe, ce qui n'est pas sans indiquer une certaine propension coopérative dans l'ensemble du groupe lui-même. Doit-on en conclure que la réussite ou l'échec d'un Ejido, comme d'ailleurs des coopératives communautaires, repose au moins dans certaines limites et comme l'a indiqué déjà Ch. Gide, non seulement sur des facteurs externes, mais sur la présence ou l'absence d'un authentique dirigeant ? Et si oui, de quoi est faite cette authenticité ? Esprit de décision combiné avec une certaine chaleur de sympathie, délicatesse native, loyalisme à l'endroit des buts coopératifs une fois acceptés, tempérament qui trouve sa satisfaction profonde à aider les autres à s'aider eux-mêmes : tous ces traits, repérés dans le comportement de Campos, ne lui sont pas particuliers. Nos études antérieures les ont trouvés autrefois chez les dirigeants de Kibbutzim en Israël... ou plus récemment dans un village coopératif allemand. Pour autant que ce problème si fondamental de l'organisation, donc de l'autorité qui la fonde, ne doit pas être laissé purement et simplement au hasard, il y a là place pour des procédures d'orientation et de sélection qu'une étude sociologique approfondie devrait approfondir.

H. INFELD,

Georges LEFRANC :

## Le Syndicalisme en France

Paris, P.U.F. (Collection « Que sais-je ? »), 1953, 125 pp.

L'ouvrage est de nature à compléter celui de F. Barret (cit. sup.). Son champ était par définition moins vaste et dans le temps et dans l'espace, et l'auteur y était exercé depuis ses ouvrages antérieurs (Histoire du mouvement syndical français, Paris, 1937; et Les expériences syndicales en France de 1939 à 1950, Paris, 1951). L'ouvrage présente un caractère clair, circonstancié. Il relève, sans la juger, la désaffection syndicale, consécutive à la scission ouvrière. La crise du syndicalisme. La crise syndicaliste dépasse même selon lui l'occasion de cette scission et à la concentration capitaliste et technocratique « qui a contraint le syndicalisme lui-même à se concentrer et l'a éloigné des réalités de base qui sont le métier et l'entreprise » (p. 124) le syndicalisme ouvrier français, plus qu'aucun autre, est cependant habilité à ouvrir des voies nouvelles. A condition cependant, selon l'auteur, qu'il répudie « trois tentations : celle de la routine, celle de la démagogie, celle du verbalisme ». Cette morale finale, un peu du point de vue de Sirius, n'est d'ailleurs pas le meilleur de l'ouvrage.

## Les publications du Bureau d'études coopératives et communautaires

Dans le n° 104 d'avril-juin 1956, de la Revue des Etudes Coopératives, le professeur Bernard Lavergne rend compte en ces termes de la collection publiée aux Editions de Minuit par le B.E.C.C. :

« Un « Conseil International pour la recherche en sociologie de la Coopération » vient d'être créé où la France est représentée par M. Henri Desroche, les Etats-Unis par M. H. Infield, l'Allemagne par le professeur G. Weiser, de l'Université de Köln, enfin l'Italie par M. Albert Meister.

Ce Centre d'Etudes se propose d'examiner, surtout du point de vue sociologique, les différentes variétés de coopératives ou de groupes communautaires. Il vient de publier en France aux Editions de Minuit, quatre ouvrages très remarquables. Il nous est impossible d'en rendre compte ci-après, mais nous nous proposons de le faire plus tard.

Bornons-nous à signaler ce jour le livre extrêmement érudit de M. H. Desroche sur Les Shakers américains, secte religieuse adonnée au prophétisme, qui a eu une assez grande réputation en Amérique au siècle dernier. Ce livre d'une très grande science et précision historiques porte comme sous-titre qui en fait comprendre la tendance générale : « D'un

néo-christianisme à un pré-socialisme ».

Le second ouvrage de cette collection est une étude beaucoup plus courte de MM. Desroche et Meister sur une Communauté de travail de la banlieue parisienne. Fondée le 30 mars 1949 elle a groupé tout d'abord 7 compagnons métallurgistes. Au début de 1952 la Communauté subsistait, comprenant plus de 30 « compagnons ».

Le troisième volume a été rédigé par M. Henrik Infield sur les Coopératives communautaires et sociologie expérimentale. C'est un ouvrage d'ensemble sur le rôle et la portée des Coopératives communautaires envisagées sous les diverses formes que celles-ci ont revêtues dans les différents pays.

Enfin, le quatrième volume de la Collection : MM. H. Desroche, Jean Gaumont, Albert Meister et Emile Poulart viennent de rédiger quatre études fort curieuses sur les diverses tentatives qui ont été faites en France en fait d'associations ouvrières depuis Fourier.

Les ouvrages de cette nouvelle Collection se recommandent à l'attention des lecteurs par l'exceptionnel sérieux et valeur de l'élaboration ainsi que par une étonnante richesse bibliographique et érudition. Nous souhaitons plein succès à cette Collection d'une haute tenue. »

tarios sur ces attaques ? Notre interlocuteur semble particulièrement bien placé pour nous renseigner, et nous l'interrogeons là-dessus. « Qu'arriverait-il si un jour le gouvernement décidait de liquider les ejidos ? » Il ne semble pas le moins du monde surpris par une question qu'il a apparemment déjà méditée. Il réfléchit un moment cependant pour peser soigneusement chacun de ses mots : « Nos gens, je crois, prendraient les armes. Ils combattraient. Oui, vous pouvez être sûrs que nous aurions une révolution ». Et il répète : « Oui, nous irions au combat, au juste combat ».

Quittant ce terrain, nous nous enquêrions maintenant des activités culturelles à Nueva California. La réponse n'est pas sans nous rappeler le « meshkist », l'homme qui dans le kibbutz place le développement économique au-dessus de tout. « Nous avons des danses, bien sûr, et des fiestas, et autres choses de ce genre. Mais, non, nous sommes encore trop pris par d'autres questions ». Pourtant, aux questions posées sur l'école, son visage s'épanouit : « Tous nos enfants finissent leurs classes primaires, et ensuite nous les envoyons, dans notre propre autobus, à l'école supérieure de Torreón ». Cela d'ailleurs lui donne à penser que nous aimerions voir l'école et naturellement nous acceptons avec joie.

Il y aura eu sans doute quelque malentendu entre Campos et nous sur le sens du mot « culture », car ce que nous pouvions voir maintenant laisse supposer des activités culturelles très riches. Un portail en bois peint de couleurs très vives nous introduit dans un enclos carré de belles dimensions, entouré d'un petit mur de brique. Au centre de la cour se dresse un beau bâtiment scolaire, avec au premier plan une statue et un drapeau, « pour enseigner le patriotisme aux enfants », commente Campos. L'école est fermée mais par les fenêtres nous pouvons apercevoir des salles vastes et claires, meublées de bureaux et de bancs robustes, avec, aux murs, les cartes habituelles et de pimpants tableaux noirs. A côté de l'école, une spacieuse maison de trois pièces a été construite pour l'instituteur et sa famille; derrière, une rangée de salles de

## « La 5<sup>e</sup> victime ».

Une jeune fille est assassinée dans son appartement par un mystérieux inconnu. Le crime se commet presque sous nos yeux. Nous avons vu le visage de l'assassin, mais nous ignorons cependant tout de son identité, de ses mobiles. Là git l'énigme. Elle se double d'une lutte d'influence et d'intrigues entre trois hommes qui se disputent le poste de direction d'un grand journal. Pour obtenir cette place, — et c'est la condition mise par le nouveau propriétaire du journal, — il leur faut découvrir l'assassin; celui-ci n'a laissé qu'une seule empreinte : une phrase (à psychanalyser) écrite sur le mur de sa victime avec du rouge à lèvres.

Un journaliste, qui emploie la télévision pour s'adresser directement au coupable, parviendra à faire tomber ce dernier dans un piège.

Il y a quelques bonnes scènes : l'assassin face à face avec l'image, sur l'écran de la télévision, de celui qui l'a dévoté, une folle poursuite dans le métro de New-York, les exercices d'assouplissement de l'épouse chérie du grand magnat de la presse. C'est distrayant.

Mais Fritz Lang, qui réalisa le film, semble avoir perdu la maîtrise qu'il possédait lorsqu'il fit « Le maudit » et dont cette « 5<sup>e</sup> victime » est un peu une caricature.

## « La fureur de vivre ».

La difficulté de s'adapter, la révolte qui se transforme en agressivité contre ceux (pourtant de la même génération) qui ne partagent pas cette révolte ou qui la manifestent autrement, tendent à créer un certain conformisme de la révolte.

Le héros de « La fureur de vivre » essaie vainement de se soustraire à l'esprit du collège où il vient de rentrer. Mais l'adolescent doit subir une épreuve pour s'intégrer au groupe déjà formé. La révolte se manifeste aussi, bien entendu, et avant tout, contre les maîtres, les parents, — ceux qui pensent qu'ils ont tout le temps de vivre et vivent pour l'avenir, — alors que les adolescents de « La fureur de vivre » vivent dans le présent, dans la minute même.

« Mauvaise graine », film américain lui aussi, avait utilisé le même thème, mais avec moins de finesse psychologique, avec une complaisance dans les scènes de violence frisant le sadisme et une tendance à une sentimentalité facile. « La fureur de vivre » a su éviter ces écueils. L'épreuve de la course de voitures subie par le jeune héros du film (James Dean) est une sorte de scène d'initiation que l'adolescent doit subir pour se sentir un homme et cela lui donne un sens. La lutte au couteau est plus déplaisante. Quant aux allusions psychanalytiques, elles se justifient et ne sont pas ridicules, ce qui est rare au cinéma. La tension nerveuse

# BELA BARTOK

Il y a un peu plus de dix ans mourait à New-York, dans la misère, exilé loin de sa terre natale, plus ou moins ignoré sinon méprisé par « le grand public », l'un des plus grands compositeurs de ce temps, dont seuls quelques rares musiciens avaient pressenti et reconnu le génie.

Depuis, au cours de ces dix années, l'édition phonographique, la radio, certains concerts, encore trop rares, du moins chez nous, ont universalisé le nom de Bela Bartok, et ce n'est que justice.

Pour situer Bartok, je ne puis mieux faire que citer ces lignes d'Antoine Goléa :

« En Bela Bartok, plus qu'en aucun autre musicien du XX<sup>e</sup> siècle, s'incarne la condition tragique du compositeur contemporain.

« Doit-il plaire au public en lui faisant concession sur concession, en composant comme on composait il y a cent ans, pour ne lui donner que ce qu'il a déjà maintes fois entendu, qu'il connaît bien, qu'il aime et qu'il redemande sans arrêt — ou bien se destiner à la solitude totale, en laissant se développer, intact et pur, son rêve intérieur, dont seul l'avenir pénétrera peut-être les arcanes ?

« Toute sa vie, Bartok a eu horreur des concessions. Mais, toute sa vie aussi, il a cherché fiévreusement les moyens qui lui

permettraient de garder et de resserrer le contact avec le public, en faisant de sa musique non seulement une projection idéale sur l'écran de l'avenir, mais aussi un « événement » de nos jours, une expression puissante et immédiate des angoisses et des exaltations de l'humanité vivante ».

Bela Bartok est né en 1881 à Nagy Szent Miklos, petit village de Hongrie, devenu roumain. Il apprit très jeune le piano, et ce fut comme pianiste virtuose, avec sa femme Ditta Paszory, également pianiste, qu'il parcourut l'Europe et le monde.

S'étant persuadé que Liszt et Brahms avaient dénaturé la vraie musique hongroise en l'adaptant, y mêlant les influences tziganes et germaniques, il entreprit, en compagnie de son ami et disciple Zoltan Kodaly, de « libérer » en quelque sorte la musique hongroise pure. Cela l'amena à parcourir la Hongrie et d'autres pays d'Europe centrale, à la recherche et à l'étude de la musique folklorique. Mais, nous dit Claude Rostand : « Son œuvre est nourrie de musique hongroise populaire, mais sans imitation, sans adaptation, par imprégnation profonde ». Et cette œuvre, en ces débuts, est déjà fortement originale malgré et à travers les influences qu'elle a subies au cours de son évolution, influences assez contradictoires : Brahms, Richard

des personnages n'est pas utilisée comme un vulgaire artifice de suspense, mais comme la conséquence de leur milieu ou des crises de conscience dans lesquelles ils se débattent.

Un excellent film dont James Dean, qui possède une personnalité très attachante, est exactement l'interprète souhaité.

## « Sourires d'une nuit d'été ».

« Sourires d'une nuit d'été » nous prouve que les Suédois savent, eux aussi, marivauder... L'avocat Egerman, veuf et père d'un fils de 20 ans, s'est remarié avec la toute jeune et naïve Anne (Ulla Jacobson). L'actrice Désirée (Eva Dahlbeck), ancienne maîtresse d'Egerman, a une nouvelle liaison avec le comte Malcolm, dont la femme est jeune et jolie (Margit Carlquist). Cet essaim de jeunes femmes dresse avec astuce des plans pour amener les personnages à former de nouveaux couples, suivant les désirs qu'elles nourrissent. L'amour sera vainqueur.

Film déconcertant, mais amusant : quatre jeunes femmes rivalisent de fraîcheur et de séduction ; les hommes sont excellents dans des rôles de composition. Certaines scènes paraissent issues du théâtre de Feydeau, d'autres de Marivaux. Les chaudes nuits d'été, les poursuites, les quiproquos rappellent parfois l'atmosphère du Shakespeare du « Songe d'une nuit d'été ». Ne croyez pas, cependant, qu'Ingmar Bergman, le réalisateur, malgré les influences subies (qui sont indéniables) nous ait ainsi fabriqué une mosaïque de pastiches.

Strauss, Ravel et surtout Debussy qu'il admirait et dont il sut voir l'importance révolutionnaire dans la musique moderne. Et n'oublions pas, dans ces influences, l'un des plus grands noms de l'évolution musicale contemporaine : Arnold Schönberg.

En ce qui me concerne personnellement, je puis dire que Bartok est le musicien moderne qui m'apporte le plus. L'audition de la plupart de ses œuvres, ces splendides architectures sonores, me comblent d'une plénitude sans mesure, d'une joie non exempte d'angoisse, mais d'une angoisse salutaire. Je ne suis pas technicien en matière musicale. Il paraît — et je veux bien le croire ! — que les œuvres de Bartok sont construites avec une science extraordinaire et une thématique rigoureuse. Pour moi, simple auditeur, c'est le résultat final qui compte, et c'est de cela que je parlerai puisque aussi bien, ne connaissant pas moi-même la technique, je ne m'adresse pas à des techniciens en la matière. Et c'est ma joie d'auditeur, cette joie unique, profonde, que je voudrais faire partager.

Il y a des œuvres de deux sortes dans la musique de Bartok : des œuvres d'un lyrisme vigoureux, d'une poésie éclatante ou subtile. Puis d'autres (celles qu'au fond je préfère, je dois le dire) concises, rigoureuses, graves quelquefois jusqu'à l'austérité, empreintes d'un sombre lyrisme et de poésie retenue, d'une extrême tension dramatique.

R. MASSUARD.

## DISCOGRAPHIE

Je ne cite que les œuvres principales, et qui me paraissent essentielles, qui ont été enregistrées en France. Il se peut qu'il existe d'autres interprétations, plus récentes, de ces œuvres ; consulter les catalogues de disques. La discographie Bartok, heureusement, s'enrichit chaque jour. Il est regrettable infiniment que, jusqu'à ce jour, un seul des admirables quatuors (le 3<sup>e</sup>), enregistré aux Etats-Unis, ait paru chez nous.

Dances populaires roumaines - violon et orchestre 33 t. Allegro APG-115  
violin seul 45 t. Vx d.S.M. 7RF-217  
Ducretet LPG-8005  
Columbia FC-1012  
Musique pour cordes, percussion et céleste Deutsche-Gram. 16.021  
Sonnate pour deux pianos et percussion Classic C-6119  
Quatuor à cordes (avec Mikrokosmos, arr. quatuor) Voix de S.M. FALP-265  
Sonnate pour violon solo Voix de S.M. FALP-313  
Concerto pour violon et orchestre Columbia FCX-199  
» pour orchestre Pathé-Vox VP-280  
Concerto n° 2 piano et orchestre Columbia FCX-347  
« Pour les enfants », vol. 1 et Sonatine Decca LXT-2771  
Suite de danses pour orchestre

Le Concerto pour alto, la dernière œuvre du maître, dont il ne put achever les dernières mesures, a été édité dernièrement par le Club National du Disque.

## BIBLIOGRAPHIE

SERGE MOREUX. — Bela Bartok — Richard Masse, édit.

# Un compagnon de Boimondau s'interroge :

## « LA PEINTURE PEUT-ELLE ETRE POPULAIRE ?

Le nom de Picasso est devenu peut-être l'un des plus célèbres du monde. On encense son œuvre (sans la comprendre bien souvent). On la raille. Mais elle ne laisse personne indifférent. Que ce soit pour l'admirer ou pour le huer, la foule se rue à chacune de ses expositions.

Mais que signifient toutes ces luttes autour de ses toiles ? Simplement l'incompréhension. Incompréhension qui touche toute la peinture moderne dont Picasso n'est que le représentant le plus typique.

Et le problème n'est pas simple. J'ai entendu beaucoup de gens en parler, et des plus compétents. J'ai lu beaucoup de livres sur ce sujet, et des mieux faits. Je ne connais personne qui soit capable de faire aimer, apprécier, comprendre une peinture moderne à un profane.

C'est que la peinture est affaire de sentiment. On la sent ou on ne la sent pas. La connaissance du passé de la peinture, quelques notions sur sa technique aident, bien sûr, à cette compréhension. Mais vous n'aimerez jamais Picasso si son œuvre n'accroche pas vos sentiments les plus profonds.

Car la peinture a toujours été transmission d'une émotion. Tous les maîtres anciens avaient une connaissance approfondie de la technique, de leur art, et des lois plastiques. Mais cette technique n'était pour eux que le moyen de faire passer sur la toile les sentiments qu'ils voulaient transmettre.

Or, depuis l'impressionnisme, point de départ de la peinture moderne, les peintres se sont lancés dans une voie de réaction contre la peinture académique décadente. Et ils avaient raison. Mais leurs recherches ont été bien souvent des recherches trop intellectuelles, trop cérébrales.

(Exemples : le pointillisme, Cézanne, le cubisme, le surréalisme). Et cela, inévitablement, a

amené une coupure entre eux et la grande masse du public.

On peut constater que, d'une façon générale, un profane se cabre devant une toile de Braque, de Léger ou de Dufy. Alors qu'il appréciera spontanément une œuvre de Renoir, de Gauguin et surtout de Van Gogh, de tous les peintres qui laissent d'abord parler leurs sentiments avant leur intelligence (1).

Comment donc accéder à une certaine culture dans ce domaine ? Il faut d'abord éveiller la curiosité, l'intérêt. Il faut lutter contre ce qui peut fausser le goût (affiches, journaux illustrés, etc.). Pour cela, il faut montrer de la bonne peinture. Le moyen existe, sous la forme de reproductions (Braun en particulier) d'un prix modique. Il est facile de décorer les salles de réunions, bureaux, et pourquoi pas ? les ateliers, avec des reproductions bien choisies, et partant d'abord de peintres immédiatement accessibles avant d'arriver aux autres, peu à peu. On pourra ensuite inciter les compagnons à acheter des reproductions (il en existe au prix de 125 frs) pour décorer leurs intérieurs.

Ces expositions de reproductions seront accompagnées si possible d'explications (conférence, affichage). Mais attention... il faut éviter les explications trop techniques. Il est de beaucoup préférable d'attirer l'attention sur la personnalité des peintres et d'essayer de montrer la façon dont cette personnalité se retrouve dans leurs peintures.

Le cinéma peut être une aide précieuse, dans tous les cas où l'on pourra l'utiliser (films sur Rubens, Van Gogh, Matisse). On pourra également organiser des visites de musées.

Enfin, nous en arriverons à la lecture. Il existe des milliers d'ouvrages sur la peinture. J'en citerai quelques-uns qui me semblent valables et d'un abord accessible :

# « Informations de Setreco »

Après un an d'existence, notre Société, qui jusqu'à ce jour campait « sur les chantiers », a enfin trouvé un local dans le centre de Melun. Les bureaux vont donc pouvoir être installés dans 100 m<sup>2</sup> qui sont à remettre en état.

Déjà un bureau groupant provisoirement Chef de Communauté, comptable et dactylo, est occupé. Il reste à aménager un 2<sup>e</sup> bureau et une salle de réunion sous forme de « Foyer ».

Donc, pas mal de travaux... que nous espérons voir avancer assez rapidement grâce à l'effort de nos compagnons.

Un problème grave se pose pour la « Communauté ». Pour faire face aux nombreuses demandes de la clientèle, nous avons sérieusement besoin d'augmenter notre effectif. Nous pourrions utiliser : des manœuvres, des maçons-plâtriers et couleurs. Nous serions reconnaissants si, parmi les amis des compagnons des Communautés de la « Région Parisienne » ou autre, il se trouvait des gars qui pourraient venir entrer dans nos rangs.

Congés payés... trois semaines... belle réussite mais qui va poser de grands problèmes dans le bâtiment. En effet, la période des vacances se situant aux beaux jours, nous allons donc augmenter notre perte de production pendant cette période, alors que nous sommes déjà perdants l'hiver par suite des intempéries.

En voyant ces deux mots : « congés et intempéries », nous croyons possible de les rapprocher et de les confondre pour essayer d'en faire un seul. La solution serait donc de réserver ces congés pour la période des intempéries. Mais il serait difficile d'appliquer ce régime à tout le monde pour différentes raisons :

— Ménages dont un des deux travaille dans une maison jermant pour les congés payés.

— Enfants ne pouvant être emmenés par suite des études scolaires, et surtout l'impossibilité de fixer d'avance la date de notre arrêt pour cause d'intempéries.

Néanmoins, en vue de poursuivre notre étude sur ces principes, nous envisagerons de faire un camp d'hiver où nous pourrions emmener les familles. Pour ceci, il faudrait connaître un lieu de repos, chalet, pension ou autre, qui serait prête à recevoir, à héberger et à nourrir 10 à 20 personnes à tous moments.

« Communautés qui pouvez nous donner des adresses, merci ! »

« Pour comprendre la Peinture », par Lionello Venturi. — Ed. Albin Michel.

« Initiation à la Peinture », par R.X. Prinot. — Ed. Flammarion. Collection « Les Maîtres ». — Ed. Braun.

Collection « Le Grand Art à la portée de tous » (195 frs le fascicule illustré en couleurs).

Enfin, pour les bibliothèques disposant d'un budget suffisant : « Les Grandes Collections », éditées par Skira :

« Grands Siècles de la Peinture »,

« Histoire de la Peinture Moderne »,

« La Peinture Italienne »,

« La Peinture Espagnole », etc.,

les meilleurs ouvrages certainement édités sur ce sujet, et dont le seul défaut est leur prix assez élevé. R. DUMON.

(1) L'article de DUMON appelle au moins une remarque qui nuit à sa thèse. Quand il écrit qu'un profane — qui se cabre devant une toile de Braque, de Léger ou de Dufy — apprécie spontanément une œuvre de Renoir, de Gauguin et surtout de Van Gogh, il oublie que Gauguin avec Van Gogh et avec tous les impressionnistes a souffert sa vie durant d'une hostilité presque totale ; il oublie que ce profane a mis cinquante bonnes années à apprécier spontanément les œuvres de ces peintres. Je ne crois donc pas que ce soit par la faute de leurs « recherches trop intellectuelles, trop cérébrales » (il est un peu fort d'accuser Cézanne et même Seurat de pareilles recherches) que certains grands artistes sont coupés de la grande masse du public. Il faut ailleurs en chercher la raison. Dussé-je maintenant heurter Dumont, dussé-je créer bien des malentendus, j'ajouterais même que cette coupure est souvent une bonne chose pour tout le monde. Si l'artiste est vraiment grand, le contact, un jour s'établira, du moins avec ceux qui se seront haussés à son niveau. R. V.

# UN COMPAGNON NOUS ECRIT

Nous recevons de Auxepaulles, ajusteur-monteur à Réal XII, les réflexions suivantes. Auxepaulles les mit sur le papier après une remarque un peu vive d'un de ses supérieurs hiérarchiques. « Réaction anarchiste et indiscipline notoire » telle était la remarque.

« La gestion dans la Communauté consiste-t-elle simplement en une Direction qui institue des règles auxquelles les subordonnés doivent obéir à la lettre sans que ceux-ci interviennent dans la constitution des règles avant qu'elles soient mises en application ? (1).

« Pour mon compte personnel, j'estime qu'une grande partie de la gestion est un travail de l'ensemble qui consiste à nommer les chefs, à organiser ou à agencer un atelier surtout de 25 éléments (chefs et exécutants compris) où il y a 70 % de professionnels.

« A mon point de vue, il y a premièrement à organiser le fonctionnement de groupes et de commissions (2) où toutes les questions suivies d'un projet posé par la Direction soient examinées par groupes ou commissions et transformées si c'est nécessaire ; la Direction, elle donnera son accord

Nous retiendrons toutes les réflexions que cette page nous suggère à notre tour. Qu'Auxepaulles nous laisse lui dire cependant que la lecture de sa page nous fait penser que la remarque qu'il s'est attirée ne nous paraît pas volée.

R. V.

ou son refus, en donnant les raisons de l'un ou de l'autre. Le résultat devrait donner le reflet et une volonté sur laquelle s'appuierait la Direction. Cette volonté viendrait de l'ensemble et non de la volonté de deux ou trois types que l'ensemble doit subir.

« Chaque type aurait ainsi l'occasion de se former à la gestion d'une façon concrète si dans l'avenir des cours de gestion ou d'organisation étaient donnés. A certains, en étant averti des nombreuses difficultés, ils pourraient donner beaucoup de facilités.

(1) Le grief me paraît étrange. Chacun s'accorderait plutôt à reprocher à Réal XII un excès de scrupule dans la conception de la « démocratie dans l'entreprise ».

(2) Ces groupes et ces commissions existent à Réal XII, ils y sont même fort nombreux.

# LA COOPÉRATION MEXICAINE

## Notes sur les Coopératives Industrielles

Par ROSENDO-ROJAS CORIAS (1)

(Auteur du volumineux « Tratado de cooperativismo mexicano » Mexico 1950.)

...Il existe au Mexique des coopératives de toutes sortes composées de 28 fédérations dont les activités couvrent la plus grande partie du territoire national, chacune dans sa spécialité. Des statistiques de 1950 indiquent un nombre de 2.209 sociétés groupant un peu plus de 200.000 coopérateurs. Dans cet ensemble, les coopératives industrielles comptent 395 sociétés groupant 29.765 membres.

Parmi ces coopératives industrielles nous avons des sociétés spécialisées dans la production du sucre, du ciment, des produits métallurgiques, du pain, des textiles, de matériel de construction, etc... Dans cette même branche on compte également les coopératives s'occupant d'extraction minière, de la pêche, de la production du sel, etc... Egalement sous forme coopérative, il existe deux grands journaux, Excelsior et La Prensa (un peu plus volumineux que Le Figaro ou France-Soir) : ce sont les plus importants journaux de l'Amérique latine. Enfin il existe également une coopérative propriétaire de trois grands navires marchands qui assurent le service des transports de marchandises sur tout le littoral de l'Atlantique.

Des coopératives-services groupent par ailleurs environ 15.000 membres en 420 sociétés. Leur activité économique : transports automobiles de divers genres (tourisme, transport de marchandises ou de passagers, etc.), bains publics, cliniques médicales.

(1) Notes extraites d'une communication au B.E.C.C.

Parmi les coopératives agricoles, certaines non seulement exploitent en concession les bois du Mexique pour les vendre à l'état naturel mais aussi entament les opérations de transformation, par exemple celles portant sur la résine de chapotier qui sert à divers usages, dont la fabrication du chewing gum.

L'ensemble du mouvement coopératif mexicain (production industrielle, services, consommation, coopératives rurales) a une organisation bancaire centralisée : la Banque nationale de développement coopératif. Par ailleurs, la Confédération nationale coopérative centralise également l'organisation de tout le mouvement coopératif mexicain et elle siège à ce titre dans les Conseils du gouvernement. En outre, les coopérateurs participent à la vie politique mexicaine par un petit parti la « Ligue Nationale des coopérateurs », lequel adhère lui-même au Parti de la Révolution Mexicaine, actuellement au pouvoir. L'adhésion à la Ligue est volontaire et individuelle; cependant, la plupart des coopérateurs y adhèrent. Deux députés et deux sénateurs appartiennent actuellement à la Ligue. Ce sont d'anciens dirigeants de coopératives.

Grâce à l'unité du mouvement, on fête tous les ans, le second dimanche de septembre et dans le pays entier, le Jour de la Coopération Nationale pour honorer les hommes qui donnèrent leur vie pour établir la première institution coopérative mexicaine : un petit atelier de tailleurs situé au cœur de Mexico et lancé le 16 septembre 1873...

## VISITE A UNE COOPÉRATIVE COMMUNAUTAIRE RURALE

par H. INFELD

La révolution mexicaine de 1910 a donné naissance à un immense mouvement agraire. Plus de trente millions d'hectares — pris sur les grandes propriétés ou haciendas — ont été distribués à ces coopératives nommées Ejidos.

Le nombre de ces derniers a atteint près de quinze mille, groupant un million et demi de membres.

Quelque sept cents Ejidos sont des Ejidos dits collectifs, fondés non seulement sur la propriété

mais sur la gestion collective des terres ainsi acquises.

Au cours d'une enquête au Mexique, dont le rapport est publié dans le numéro quatre de « Communauté et Vie Coopérative », qui paraîtra ce mois-ci, H. Infield a spécialement étudié les coopératives communautaires rurales que sont les Ejidos collectifs.

On trouvera ci-dessous, extrait de ce rapport, le compte rendu d'une visite à l'un des Ejidos, celui de la Nueva California.

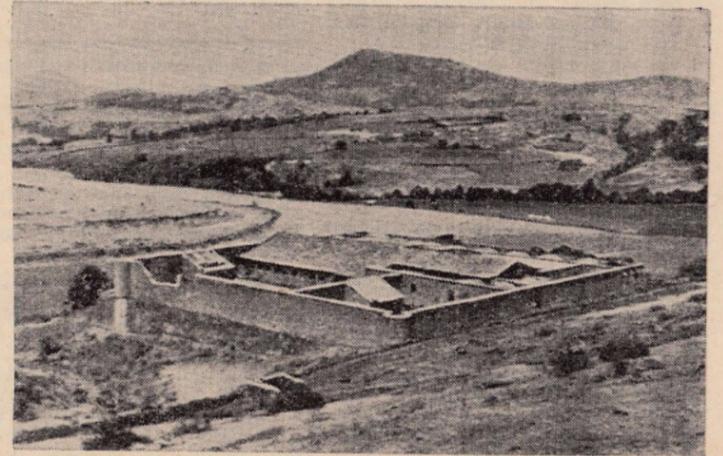
...Ce séjour à La Paz a été réconfortant. Allons, le tableau n'est peut-être pas aussi noir que l'a dépeint Luna. Car enfin il y a là un ejido prospère en dépit des difficultés qui, certes, demeurent. Ne nous a-t-on pas confié qu'au moment des moissons les champs doivent être gardés l'arme à la main et que parfois même on doit faire appel à la milice pour protéger les récoltes contre les razzias des malheureux restés sans terres ?

Chemin faisant pour Torreon, nous discutons du contraste entre El Peru et La Paz. Ces deux ejidos sont situés dans la même région; le sol et les ressources y sont similaires, sinon identiques, en qualité et en nature; ils sont peuplés par les mêmes gens; et pourtant, dans l'un nous avons trouvé apathie, incapacité, dénuement à l'état chronique, tandis que l'autre semble prospère. Pourquoi cette différence ? Le Sn. Chairez, à qui nous posons la question, ne prétend pas la trancher par la référence devenue classique à l'irrigation. « On peut imputer cette différence à plusieurs facteurs, et l'organisation en est certainement un. Mais le plus décisif, d'après moi, est la direction ou plus exactement le

manque de direction ». L'ejido que nous allons visiter sera de nature à confirmer cette explication. C'est un jour après, en effet, que se situe notre visite à Nueva California.

A Nueva California quelque chose de neuf et d'engageant at-

d'entre nous après avoir été si durement exploités à l'hacienda préfèrent avoir un peu plus de loisir maintenant; je ne suis pas de ceux-là ». Rojas écoute attentivement, mais sans faire de commentaire. Autre question : « Votre femme vous aide-t-elle pour le travail des champs ? » La réponse est un bref et catégorique



Un Ejido

tire d'emblée. Ses coquets petits cottages disposés selon un plan harmonieux; leurs toits ne sont pas de bardeaux mais de tuiles rouges et leurs murs sont blanchis à la chaux. Même la poussière des rues semble plus belle et plus propre que dans les autres villages. Immédiatement quatre hommes nous voyant descendre de voiture s'avancent à notre rencontre, et après la présentation habituelle sur le but de notre visite acceptent volontiers d'engager la conversation. L'un d'eux, un homme grand et mince, vêtu comme les autres d'une chemise blanche, de pantalons de couleur beige, de bons souliers « acuetés », et de l'inévitable sombrero, assumera le rôle de porte-parole. Il parle d'une voix douce, sans embarras, pas le moins du monde gêné par la présence d'étrangers dont certains prennent activement des notes. Son nom est Esteban Rojas; il a 36 ans; marié et père de deux enfants, il est, comme les trois autres, membre de l'ejido depuis le début. Son instruction, avoue-t-il non sans regret, est demeurée mince... A l'hacienda, on n'avait pas la possibilité d'apprendre, explique-t-il. Il a un peu appris à lire mais il ne sait pas écrire. Il estime que ce manque d'instruction empêche son élection au bureau de l'ejido. Son aîné, âgé de 12 ans, fréquente l'école depuis quelques années, et son plus jeune, âgé de 5 ans, va y entrer. Il gagne environ 3.500 à 4.000 pesos par an et il est satisfait de son sort.

Un de ses compagnons, Santiago Barrassa, se présente également. A peu près du même âge et de même apparence, il a cependant réussi à acquérir plus d'instruction et le voici maintenant secrétaire de l'ejido. A l'hacienda, il gagnait de 25 à 75 centavos par jour; maintenant son salaire quotidien s'élève à 5 ou 6 pesos et à la fin de l'année sa part des bénéfices de l'ejido porte son revenu à 5.500 ou 6.000 pesos. C'est beaucoup plus que ne gagne Esteban Rojas. Comment l'expliquer ? « J'ai un enfant de plus que lui », dit-il, « et aussi je travaille davantage ». Puis, après un moment, il ajoute : « Certains

« non ». Barrassa visiblement n'aime pas cela : « C'était bon du temps de l'hacienda, de faire travailler les femmes dans les champs. Mais nous n'en sommes pas partisans. Nos femmes travaillent à la maison et au jardin ». — « Mais si on a énormément de travail, au moment des moissons par exemple... ? » — « Oui, bien sûr, c'est différent. Au moment des moissons c'est normal ».

On passe maintenant aux questions concernant l'ejido lui-même. « Tous les membres de l'ejido sont-ils d'anciens péons ? » — « Oui, et ainsi ils se connaissent depuis de longues années ». — « Le passage de l'hacienda à l'ejido permet-il de percevoir quelque changement dans les relations personnelles ? » C'est Barrassa qui est le premier à répondre avec une simplicité rude : « Nous nous entendons beaucoup mieux entre nous maintenant, parce que personne n'essaie de se mêler de nos affaires ».

On voudrait savoir ce qu'ils pensent personnellement du régime de l'ejido, de sa nouveauté, de son fonctionnement. Est-ce qu'il plaît ? Oui, l'ejido fonctionne bien. Question retournée, est-ce qu'il y a quelque chose qui déplaît ? Moment de réflexion et de silence rompu par Rojas : « Non, l'ejido marche parfaitement bien, je n'ai rien à dire contre. Rien d'après moi n'a besoin d'être amélioré. Notre seul souci c'est l'eau, mais ce problème se pose pour tout le Mexique. Pour le reste, nous sommes contents ». Les autres acquiescent.

Incidentement, nous aurons à nous étonner du petit nombre d'enfants à l'ejido et de l'indifférence avec laquelle ce fait semble

(Suite page 6)

## Le problème de la Coopération en France

« Economie et Humanisme » (juillet-août) publie les réflexions de M. Maurice Faber sur le thème : « Evolution technique et relations humaines ».

Voici la conclusion de ces réflexions, inspirées à M. Maurice Faber par la lecture d'une étude de M. A. Touraine sur : « L'évolution du Travail aux Usines Renault ». On reconnaît que Maurice Faber exprime assez bien un problème qui nous hante :

« Dans une société globalement commandée par le profit, l'intéressement des travailleurs à la productivité locale du service ou de l'établissement, l'intéressement aux résultats de l'entreprise ne sont que des palliatifs.

« Malgré les meilleures intentions de certains chefs d'entreprise, l'emploi des techniques de relations humaines risque d'être une mystification.

« Inversement les grandes transformations juridiques (nationalisation, étatisation) ou économique-politiques (planification) ne sauraient dispenser d'examiner les problèmes de l'intéressement à l'échelon des plus petites unités réelles de production, où se manifestent les solidarités techniques, pas plus qu'elles ne résolvent par elles-mêmes le problème quotidien des rapports humains.

« Au lendemain de l'accord conclu dans les Charbonnages de France (27 décembre) comme nous faisons remarquer à un ouvrier du fond que l'accord semblait aller presque au-devant des revendications de son syndicat, il nous répliquait : « SANS DOUBTE, MAIS NOUS NE TROUVONS EN FACE DES MEMES HOMMES, ET CE N'EST PAS PARCE QU'IL Y A UN ACCORD SIGNÉ A PARIS QUE L'ON EST D'ACCORD AU FOND; AVEC LA MAITRISE ET LES INGÉNIEURS, NOUS NOUS TROUVONS TOUS LES JOURS EN OPPOSITION ». (C'est nous qui soulignons).

« Le problème de la « coopération » se pose donc sur plusieurs plans :

- à celui de la petite unité de travail (équipe visible ou équipe dispersée dans plusieurs ateliers mais solidaire techniquement),
- à celui de l'entreprise,
- à celui de la société globale.

« ET L'ON NE PEUT RESOUDRE LE PROBLEME SUR UN PLAN INDEPENDAMMENT DES

AUTRES. Il est facile de voir les limites de l'émulation socialiste et des relations humaines à l'américaine : les deux supposent l'adhésion (au moins implicite et plus ou moins obligée) à une conception de la société. DANS UNE SOCIÉTÉ DIVISÉE COMME LA NOTRE, L'URGENCE DU PROBLEME POSÉ PAR LES TECHNIQUES ACTUELLES NOUS CONDUIRA-T-ELLE A UNE SOLUTION ORIGINALE ? »

A PARAÎTRE EN SEPTEMBRE

### « Communauté et Vie Cooperative »

PRIX : 450 Fr. franco  
Cahiers d'Histoire et de Sociologie de la Coopération

Janvier-Juin 1956 — N° 4

« LES EJIDOS MEXICAINS » de H. INFELD

EN VENTE A L'ENTENTE COMMUNAUTAIRE

## ABONNEZ-VOUS A "COMMUNAUTÉ"

Journal « COMMUNAUTÉ » (6 N° par an)  
Revue « Communauté et Vie Coopérative » (2 N° par an)

ABONNEMENT COUPLÉ :  
un an : 1.000 francs pour la France  
1.500 francs pour l'Étranger

Faites des abonnés autour de vous. N'hésitez pas à nous envoyer l'adresse de toute personne susceptible de s'intéresser à nos publications. Nous lui enverrons gratuitement un exemplaire spécimen.

Le Gérant :  
Claude BELMAS

Imprimerie Jeanne-d'Arc — Gien

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1956